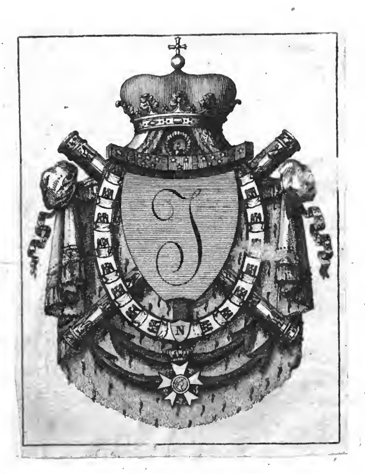



N

HEUR ET MALHEUR,

ROMAN FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

HEUR ET MALHEUR,

OU

TROIS MOIS

DE LA VIE D'UN FOL ET DE CELLE D'UN SAGE,

ROMAN FRANÇAIS;

SUIVI DE DEUX

SOIRÉES HISTORIQUES;

Par l'Auteur du Nouveau Diable Boiteux.

Une morale nue apporte de l'ennui.
LA FONTAINE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BUISSON, libraire, rue Haute-Feuille, n°. 23;
Et BARBA, libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51, et galerie neuve, n°. 14.

AN XIV. — 1806.

NOUVEAUTÉS.

Galoubet (le) du Vaudeville, ou le meilleur Chansonnier de cette année. 1 vol. in-12. fig. 1 l. 4 s.

Contes moraux, par Imbert, de l'académie des sciences et belles-lettres. 2 v. in-12. fig. 3 l. 12 s.

Couronnement de NAPOLÉON Ier., empereur des Français, précédé de la conspiration anglaise, des différens voyages de S. M. à Boulogne, à Mayence, etc. des différentes anecdotes et traits particuliers qui lui sont arrivés. 2 vol. in-12, figures. 3 l. 12 s.

Pour faire suite à l'Histoire de Bonaparte en 4 vol. in-12, portrait. 6 l.

Herclès, poème en trois chants, suivi de la Création de la Femme, par A. J. Dumaniant, auteur de Guerre ouverte, des Intrigans, etc. 1 l.

Jérôme, par Pigault-Lebrun. 4 vol. in 12. 7 l. 10 s.

Lettres de mesdames de Villars, de la Fayette, de Tencin et de mademoiselle Aïssé, précédées d'une notice, et accompagnées de notes explicatives. 2 gros vol. in-12. deuxième édition. 5 l.

Amis (les) de Henri IV, nouvelles historiques, suivis du journal d'un moine de Saint-Denis, contenant la violation des tombeaux en 1793; par Sewrin, auteur de Brick-Bolding et des Trois Faublas de ce tems-là. 3 vol. in-12. portrait. 6 l.

Palais-Royal (le), ou les Amours secrètes de la Duchesse d'Orléans. 2 vol. in-12. fig. 4 l.

Revenans (les) véritables, ou Aventures du Chevalier de Morny, par l'auteur de la Forêt et le Château de Saint-Alpin. 2 vol. in-12. fig. 3 l. 12 s.

La Grammaire en Vaudevilles, ou Lettres à Caroline sur la Grammaire Française, par M. Simonin 1 vol. in-12, fig. 2 l.

HEUR ET MALHEUR,

ROMAN FRANÇAIS.

CHAPITRE XVIII.

L'Atelier .

TANDIS que Dorsan se rendait avec de Croisy dans une maison de jeu, M. Belmont prenait possession chez un ancien ami d'un appartement modeste, simple, mais charmant, et qui ne lui coûtait, pour l'année entière et pour toute sa famille, que la même somme que Dorsan dépensait dans un mois pour se loger seul. Les fenêtres donnaient sur la Seine : ses rives animées par le mouvement de l'industrie, la perspective des maisons

élégantes et des monumens qui s'élèvent sur ses bords, un ciel plus pur, un air plus vif, tout contribuait au charme de cette habitation; des meubles propres et commodes, simples avec goût, des papiers unis et frais achevaient d'embellir l'intérieur, distribué avec une intelligence éclairée par le goût.

« Voilà, disait Stéphanie, mon rêve réalisé. Lorsque je me bâtissais une retraite au milieu d'une grande ville, je plaçais mon habitation aérienne sur les rives d'un beau fleuve. — Qu'on a tort, disait Alexis, d'attacher de l'importance à occuper un premier fastueux où l'on respire l'odeur fétide des rues; où la lumière dorée d'un soleil réjouissant ne pénètre jamais; en un mot, où l'on est à la fois privé d'air et de jour! — Mon ami, dit M. Belmont, il y a peu d'hommes qui aient notre tête et nos

jambes; voilà pourquoi ils restent en route, et s'arrêtent au premier étage. — N'est-ce pas, ajoutait Cécile, parce que la vanité attache plus de prix au premier degré? — Dans ce sens, reprit M. Belmont en riant, le nôtre serait supérieur; c'est celui sur lequel les anges devraient s'arrêter s'ils descendaient sur la terre. »

Au milieu de ces plaisanteries que la gaîté la plus franche faisait éclore, on prend possession de l'habitation; chacun se distribue les emplois. Cécile et Stéphanie, après avoir ouvert les paquets et nettoyé les chambres, préparent le dîner. Alexis est sorti pour passer les marchés avec les fournisseurs; et déjà M. Belmont traite avec les marchands d'une entreprise de gravures. Je me sers des termes de *marchands* et d'*entreprise*, parce qu'aujourd'hui la gravure est un art véritablement commercial: ainsi le

veut la nature de ses procédés et de ses résultats. Par ses procédés la gravure se rapproche, en quelque partie, des arts-métiers, dont la pratique manuelle est simplifiée par les secours qu'elle tire des sciences qui éclairent et facilitent ses opérations; enfin, par ses résultats elle multiplie, comme l'imprimerie, la traduction des œuvres du génie. Sans doute le graveur devrait, ainsi que le traducteur, posséder celui de l'original; c'est ce qui donne aux planches de notre *Gérard Audran* un si grand mérite : mais les artistes sont rares; les artisans sont plus communs; et aujourd'hui la plus grande partie des graveurs forme entre ces deux espèces d'hommes une espèce mitoyenne qui se rapproche trop souvent de la dernière.

M. Belmont traita avec un des entrepreneurs en chef; on lui livra au rabais une partie des ouvrages : sa

situation et sa générosité ne lui permirent point de marchander. Il acheta des cuivres, rentra chez lui, s'enferma dans son cabinet, et commença dès le jour même à se livrer aux travaux de sa nouvelle profession.

Nous ne le suivrons pas dans ces détails; qu'il suffise de savoir que le plan projeté reçut son entière exécution. L'atelier se forma : Cécile et Stéphanie dessinaient; M. Belmont gravait, et Alexis était devenu peintre de genre. Ils formèrent une société intime et douce avec des artistes estimables. Nulle contrainte; gaîté, franchise, décence présidaient à tous les entretiens. Les heures s'écoulaient dans les travaux, adoucis par d'innocens plaisirs : tantôt un récit badin, une espiéglerie folâtre y mêlaient une heureuse distraction; tantôt une lecture solide et variée remplissait leur esprit d'images intéressantes, et leur

cœur de sentimens élevés. L'histoire de l'art, celle des grands hommes leur étaient également familières. On voyait traîner, au milieu des crayons et de la musique, Winkelmann et Plutarque, Homère et La Fontaine, Montaigne et Molière : tels étaient leurs auteurs favoris.

Une fois par semaine la colonie prenait l'essor : on parcourait dans la belle saison les environs délicieux de Paris; tous les amis étaient convoqués; on partait de bonne heure: l'un herborisait chemin faisant; l'autre chantait : les crayons n'étaient pas oisifs; on dessinait les aspects pittoresques; on faisait plus, on y ajoutait les scènes plus ou moins dramatiques dont ces lieux avaient été jadis les témoins : ainsi on faisait repasser l'histoire sous le regard. On ne saurait croire combien cette source d'intérêt était féconde; elle répandait de

la vie et du charme sur le paysage: cette idée appartenait à M. Belmont, qui s'occupait particulièrement de développer le talent d'Alexis. Ce dernier avait abandonné le portrait pour le genre, qui lui offrait une carrière plus étendue, et qu'il se flattait d'illustrer, du moins par la direction ingénieuse et morale de ses essais.

Malheur en ce moment aux originaux qui venaient à passer, et qui pouvaient servir de type à une caricature! le crayon les saisissait au passage impitoyablement. M. Belmont souriait malgré lui, car il abhorrait toute personnalité; il s'emparait du dessin, et le déchirait lorsqu'il offrait une critique offensante; mais il était le premier à applaudir lorsqu'on faisait justice d'un ridicule ou d'un vice, et il se servit même habilement de la malice et de l'espiéglerie du dessinateur pour lui donner d'excellentes

leçons de morale. Il pensait que la caricature, lorsqu'elle ne dégénère point en farce grossière, peut, comme l'épigramme et la comédie, guérir le ridicule par sa peinture même. On dînait ensuite sur l'herbe parsemée de fleurs, et le soir on dansait sous la feuillée. Tels étaient leurs innocens plaisirs. Pendant la mauvaise saison le jour de repos était consacré à une réunion, terminée par un concert domestique, ou par le spectacle auquel on se rendait ensemble : ils préféraient à tous les autres le Théâtre des Français, non pas à cause de la supériorité des acteurs, mais à cause de la supériorité des pièces : ce n'était point au comédien, mais à Corneille, mais à Molière, mais à Voltaire, mais à Racine qu'ils applaudissaient. Ils n'allaient point à la pièce nouvelle ; ils allaient à la meilleure pièce : c'était un texte de réflexions

pour le lendemain ; on se rendait compte de toutes les beautés ; on en jugeait par sentiment ; et cette règle intérieure les trompait moins que celle qu'ils auraient cherchée dans les livres.

CHAPITRE XIX.

Nouvel Embarras.

Seule, Cécile paraissait plongée de plus en plus dans une mélancolie indéfinissable et profonde ; elle développait du reste un caractère toujours égal. La première à se charger des soins les plus pénibles ou les plus délicats, elle n'était pas moins attentive à rechercher tout ce qui pouvait plaire à la famille. On sentait qu'insensible au bonheur, qui ne pouvait plus exister pour elle, son cœur jouissait du moins de celui des autres : rien n'altérait en apparence sa douce sérénité ; mais au moment où elle s'efforçait de sourire on voyait les larmes rouler

dans ses yeux; elle ne les laissait point couler, et ses peines retombaient plus amèrement sur le cœur, où elles étaient refoulées.

Ses amis laissèrent d'abord un libre cours à sa tristesse; ils en respectèrent les secrets : ils entreprirent ensuite, mais inutilement, de l'adoucir; Cécile était touchée de leurs soins, les remerciait, et reprenait ses rêveries. Stéphanie et Alexis, toujours occupés l'un de l'autre, s'oubliaient quelquefois pour leur tendre amie, qui vingt fois essaya de leur confier le sujet de ses maux, et vingt fois n'acheva point une confidence qui naissait et expirait sur ses lèvres. « Que vous êtes heureux! leur disait-elle en les embrassant; votre cœur est innocent et simple; vous vous aimez comme des êtres que la nature a pris plaisir à rapprocher; tendre frère, sœur idolâtrée, vous ignorez qu'il est d'autres liens,

moins doux peut-être, et moins purs sans doute... Et moi!... moi!... ah, malheureuse!... Non, non, je ne vous révélerai point ma faiblesse... je respecterai votre jeunesse et votre vertu...» Elle pleurait en disant ces mots, et Stéphanie pleurait en l'écoutant. Alexis essayait, mais en vain, de ramener, sinon la gaîté, du moins le calme et l'attention que leurs travaux exigeaient. La soirée le plus souvent se passait dans les soupirs, dans un silence morne; on oubliait l'ouvrage; les distractions survenaient : Alexis prenait de l'humeur; Stéphanie, toujours bonne, s'empressait de le calmer; Cécile, qui l'appelait son frère à l'exemple de son amie, mais avec un accent bien différent, se jetait alors à son cou, le suppliait de lui pardonner, affectait une gaîté forcée qui redoublait le chagrin de Stéphanie. « Ah! lui disait cette dernière, ah, ma chère Cécile!

il faut que tes peines soient descendues bien avant dans ton cœur; ta bonté même ne peut les en tirer pour les jeter et les répandre dans le nôtre, tant la racine de tes douleurs est profonde! C'est en vain que tu veux sourire à présent; ce sourire me fait plus de mal que tes larmes. On le voit bien, pauvre Cécile, la joie sera désormais inconnue à ton cœur!... Pleurons, pleurons ensemble! »

Dans ce moment monsieur Belmont sortit du cabinet où il s'enfermait pour travailler; il entendit ces dernières paroles, et il s'approcha doucement de Cécile: « Est-il vrai, lui dit-il, que le chagrin ait pour jamais flétri vos beaux jours? avez-vous cessé de nous aimer? faut-il nous séparer? Ah, Cécile! quelle que soit notre perte... s'il ne faut que satisfaire des desirs honnêtes, parlez; nous saurons faire au vôtre le sacrifice de notre bonheur.... Je serai

votre interprète, votre défenseur auprès de vos parens. Votre ami, celui que vous appeliez votre second père, Belmont enfin, porte un cœur sensible; ouvrez-lui le vôtre... Parlez... vous aimez.... (Cécile laissa tomber sa tête entre ses mains.) vous aimez... Vous ne me répondez point; je n'abuserai pas de votre secret..... il m'est révélé par votre silence même. Hé bien, mon aimable, mon intéressante Cécile, pourquoi rougir d'un sentiment que la nature a placé au fond de tous les cœurs? Je vous connais; l'homme que vous aurez choisi sera digne de vous... (Ici l'altération du visage de Cécile fut extrême.) Il n'a peut-être pas de fortune, et vous craignez sans doute la sévérité de vos parens..... je vous le répète, je serai votre avocat auprès d'eux; ils ont de la déférence pour mes conseils : un homme de mon âge peut mettre par son suffrage un poids

favorable dans la balance... Aurais-je deviné ?.... Vous aurez distingué ce jeune artiste plein de modestie et de mérite, qui vient ici plutôt pour s'enivrer du charme de votre présence que pour y perfectionner des talens au-dessus des miens et de mes éloges. Il appartient à une excellente famille; il a des mœurs; il est jeune, plein de verve et de génie; il réunit à la plus vive imagination la plus belle ame..... Ah, Cécile ! que vous auriez bien choisi ! »

A ces mots l'infortunée se trouva mal : on la transporte dans une chambre voisine; on lui rend l'usage de ses sens. Monsieur Belmont s'éloigna par discrétion, et ordonna qu'on la laissât reposer.

Le lendemain, dès que Cécile fut éveillée, il fit demander de ses nouvelles : il apprit qu'elle avait passé une nuit extrêmement agitée, et qu'elle

éprouvait un accès de fièvre. Il lui fit prodiguer d'abord les soins qu'exigeait sa situation; et ensuite, persuadé que le meilleur des médecins est un ami, surtout dans les crises terribles que développe l'orage des passions, il demanda à être introduit auprès de la malade. « J'allais vous appeler, Monsieur, lui dit Cécile dès qu'elle l'aperçut, votre présence est le seul bonheur dont je puisse jouir encore. Que ne puis-je, hélas! jouir également de la sagesse de vos conseils!... Il n'est plus tems... il n'est plus tems... Je vous dois au moins ma confiance..... Je vais la justifier, quoi qu'il m'en coûte.... mais daignez faire retirer vos enfans. » Ce discours, prononcé d'une voix altérée, émut monsieur Belmont; il prévit un malheur extrême... On eût dit que tout le poids en retombait sur lui : des larmes vinrent au bord de sa paupière; incapable de prononcer une seule parole,

il fit signe de la main à Alexis et à Stéphanie de s'éloigner.

Dès qu'ils furent seuls, Cécile reprit en ces mots: « Je sens que le terme de ma carrière est proche.... depuis long-tems je porte la mort et la honte dans mon sein..... (Elle se recueillit quelques instans.) Vous devez sentir combien il est pénible de révéler mon humiliation !.... c'est le premier châtiment de ma faiblesse..... il faut la vaincre. Un de ces êtres, la honte de leur sexe, et trop souvent l'idole du mien... — Ah, malheureuse Cécile ! s'écria M. Belmont en prenant une de ses mains.—Daignez ne point m'interrompre.... un de ces hommes qui sous les dehors les plus brillans cachent la plus affreuse perfidie, Dorsan..... a trompé ma jeunesse. Reçu chez ma tante avec des égards qui m'en imposèrent; chéri, admiré, fêté, je ne vis que lui; mon cœur, plein du besoin

d'aimer, prit le change; il crut avoir rencontré l'objet qu'il cherchait. Que devins-je lorsque madame de Saint-Albans elle-même exalta par ses discours les dispositions où je me trouvais; m'engagea à le traiter avec une distinction particulière; m'ordonna de le recevoir, et ne négligea rien pour me précipiter dans l'abyme où je suis descendue!... — Infortunée! infortunée Cécile! répétait en sanglottant monsieur Belmont: mais poursuivez. — Un jour ma tante affecta de sortir dans le moment où il semblait me presser le plus vivement, et où mon cœur n'avait plus d'armes ni de soupçons... ma sensibilité même me trahit; je fus victime... Je ne chercherai point à couvrir ma faute, à l'excuser en mettant sous vos yeux les pièges, les séductions dont je fus entourée.... mon crime me fut trop cher; ce n'est qu'avec le tems que le bandeau des illusions s'est rompu.

« Il commença par être infidèle; ma douceur le ramenait : je comptais d'ailleurs, combien j'étais crédule dans ma simplicité! je comptais sur la promesse qu'il m'avait faite de m'épouser : il attesta le ciel, il engagea son honneur... (Monsieur Belmont redoubla d'attention.) Il s'excusait de différer par des raisons de famille et d'intérêt. Comme je l'aimais plus que moi-même, je partageai tous les sentimens qu'il affectait ; je fus jusqu'à penser qu'il valait mieux ajourner notre mariage : je croyais que sa famille était à ménager : j'acquérais par ma résignation de nouveaux droits à sa tendresse, puisque je me sacrifiais pour lui.

Ce fut dans ces circonstances que j'appris son départ pour Paris. Madame de Saint-Albans ignorait le comble de mes maux; car elle m'avait particulièrement recommandé d'enchaîner Dorsan par des promesses ,

sans m'engager, et de le conduire par degrés à m'offrir sa main. Hélas! elle compta trop sur une vertu qui m'était autrefois si facile!... cette frêle barrière fut renversée au premier choc de la séduction. J'étais seule, et mon cœur conspirait; entourée d'artifice aurais-je pu ne pas succomber?... Ma tante trompée ainsi que tout le monde fut la première à chercher les moyens de me rapprocher de Dorsan.

« L'occasion de me placer sous votre surveillance paternelle, et de me confier à votre amitié se présenta, et fut saisie... O mon respectable ami! il me reste au moins une consolation; je ne vous ai pas trompé; j'ai refusé de voir Dorsan en particulier depuis que j'habite votre maison..... L'air qu'on y respire est trop pur..... le souffle des passions ne doit pas le corrompre... En un mot, je me suis regardée dès ce moment comme votre

fille..... douce et favorable illusion qui m'aurait rendu, s'il est possible, l'estime de moi-même!... Oui, j'aime à le penser, à me le redire sans cesse, si j'avais été élevée par le digne Belmont, si du moins j'avais toujours eu devant les yeux ses vertus et sa bonté, je n'aurais pas à rougir de moi-même... — Fille infortunée, mais estimable encore, puisque vous sentez l'étendue d'une faute qu'il faut réparer, et dont vos remords et les circonstances contribuent peut-être à vous absoudre, ma chère Cécile, ne voyez dans Belmont qu'un ami affligé, mais prêt à vous servir encore : je vais trouver Dorsan... — Homme respectable, je vous l'ai déjà dit, il n'est plus tems; le mal est au fond de mon cœur; la mort seule peut le guérir... Je le sens, je le sens, on ne franchit point impunément les limites de l'honnêteté. ... Dans les premiers momens de l'illu-

sion tous les objets changent de nature à nos yeux ; entraîné par la passion, l'on ne voit, l'on n'entend rien ; toutes nos idées, comme tous nos sentimens, se perdent dans l'objet aimé... Hélas ! lorsque le voile se déchire on aperçoit l'horreur de sa situation. Quel avilissement ! tout vous fuit... tout... celui-là même pour lequel vous vous êtes perdue. Que ne peut-on se fuir soi-même !... Il n'y a plus de repos que sur la pierre froide de la tombe. »

A ces mots la physionomie de Cécile prit un caractère extatique et solennel ; ses yeux s'enflammèrent ; une teinte de pourpre se répandit sur son visage ; un désordre extrême s'empara de tous ses sens ; ses discours n'eurent plus de suite, et la fièvre augmenta avec le délire.

M. Belmont prit une de ses mains brûlantes, et la posa sur son cœur après l'avoir baisée. Il sortit alors. Une



vieille femme qui avait toute sa confiance demeura auprès de Cécile. L'infortunée comprit l'expression du geste de M. Belmont; elle parut recouvrer un instant sa raison, le remercia affectueusement, et répandit un torrent de larmes. Ses sens se calmèrent pendant quelques instans; elle tomba dans un profond sommeil, qui fut troublé par des songes affreux que suivit un nouvel accès de délire.

CHAPITRE XX.

L'Explication.

Monsieur Belmont a volé chez M. Dorsan. — Ha! te voilà, mon très-cher; on ne te voit plus.... A qui donc en veut ta mine refrognée?... Tu ne m'abordes jamais que comme Caton l'ancien. — Faites retirer votre monde, ou passons dans une pièce où l'on ne puisse nous entendre. — C'est ta manière; toujours mystérieux : mais, en vérité, tu peux t'expliquer devant de Croisy; il y a mieux, tes moralités lui conviendront à merveille; car ce pauvre garçon a perdu hier au jeu deux mille louis que j'ai raflés. Je joue d'un bon-

heur incroyable ; tiens, Belmont, tout me réussit : je crois que s'il me prenait fantaisie de sauter par cette fenêtre je tomberais sur mes pieds sans me faire aucun mal.— Daignerez-vous m'entendre en particulier ? — Mon ami, après déjeûner : on va servir ; tu prendras le thé avec nous, à moins que tu ne préfères mon régime ; il est excellent pour les estomacs délâbrés : mais tu ne fais point d'excès, mon cher philosophe ; un verre de Vermouth, une bouteille de Volnai et la moitié d'une poularde ne peuvent tenter ton appétit : le mien va s'en accommoder. — Dorsan, je n'ai point le tems d'attendre. — Ah, morbleu ! je ne traite jamais d'affaires à l'heure de déjeûner : Belmont, il faut venir plutôt ou plus tard. On va te donner une limonade si tu le desires, car tu parais échauffé ; le citron fait couler la bile. Allons, de

Croisy, mets-toi là; plus de chagrins, mon cher; je te prêterai cinquante louis sur les deux mille que tu as perdus. — Monsieur, dit Belmont, j'ai des droits à votre attention; je les réclame tous aujourd'hui. » Il se pencha alors vers l'oreille de Dorsan, et lui adressa trois mots qui produisirent tout l'effet qu'il en attendait. Dorsan éprouva un trouble qu'il voulut en vain dissimuler, prit monsieur Belmont par le bras, et passa avec lui dans son cabinet. « — Dorsan, la carrière de la frivolité a des bornes; lorsque la légèreté conduit au crime il ne suffit pas d'en rougir; il faut alors revenir avec précipitation sur ses pas, et obtenir à force de repentir, et surtout par la plus prompte réparation, le pardon d'une erreur qui, si elle se prolongeait plus long-tems, vous rendrait coupable d'un assassinat. Ah! que vous

êtes loin de mesurer l'abyme où précipitent les passions! Lorsque pour satisfaire votre vanité, plutôt que par amour des plaisirs; lorsqu'entraîné, en un mot, par l'amour-propre encore plus que par les sens, vous avez triomphé de la crédulité d'une jeune fille jusqu'alors vertueuse, et dont le tort fut de vous croire un honnête homme. —Quoi, Monsieur! doutez-vous.... — Ne m'interrompez point; c'est à vos actions, Monsieur, plutôt qu'à vos discours qu'il est réservé aujourd'hui de me prouver que vous êtes un honnête homme... Je poursuis: lorsque cet être sensible répondit par des caresses à votre perfidie; lorsqu'il vous sacrifia plus que sa vie, la vertu et l'honneur.... vous étiez loin de penser alors, du moins j'aime à le croire, vous étiez loin de penser que la mort et le déshonneur seraient la récompense de sa ten-

dresse !... — Dieux ! elle est morte ! s'écria Dorsan, qui, dans son trouble, prit le change à ces mots. Ah, Cécile ! Cécile ! ce moment m'éclaire, mais par un coup de foudre ; je sens que je l'aimai véritablement. Belmont, ayez pitié de moi. — Vous n'avez eu aucune pitié de ses larmes ; vous l'avez trompée, dédaignée... — Je me suis trompé moi-même... Mais non, elle vit encore ; je me rappelle les premiers mots que vous avez prononcés... Vouliez-vous alors me préparer à mon malheur ?.... Ma tête se trouble ; par pitié éclaircissez mes inquiétudes. — Ce mouvement vous honore, et je retrouve en vous quelques traces de ce Dorsan qui jadis.... Mais parlons de Cécile : je vous flatterais si j'osais vous répondre de sa vie ; je ne connais que trop les orages des passions, et leur influence sur notre existence, lors-

qu'après avoir été long-tems concentrées elles éclatent enfin! Cécile est mourante... — M'a-t-elle demandé?... — Non; elle m'a tout avoué: elle a passé pour vous de l'amour au mépris. — Elle vit encore! elle m'aime! volons auprès d'elle. — Un seul mot: êtes-vous disposé à réparer vos torts? — Je ne sais. — Dorsan, il faut l'épouser. — Belmont, il faut la voir. — Vous l'aimez. — Je le crois; car nulle femme ne m'a inspiré ce que j'ai senti pour elle. — Hâtons-nous, le tems presse. — Partons.

CHAPITRE XXI.

Il n'est plus tems.

Ils sortent, ou plutôt ils se précipitent. Monsieur Belmont observait avec un secret et douloureux plaisir le changement qui s'était fait subitement dans les traits et dans les manières de ce frivole Dorsan, qui, pour la première fois de sa vie peut-être, se trouvait accablé d'un poids insupportable. Il aurait voulu, mais en vain, dissimuler sa sensibilité; elle était plus forte que ses vices : la nature reprenait ses droits.

Lorsqu'on approcha de la maison que Cécile habitait, il pâlit; ses jambes chancelèrent; il fut obligé de

s'asseoir sur un banc de pierre placé près de la porte. Le silence de M. Belmont, qui ne lui adressa pas un mot pendant toute la route, avait quelque chose d'effrayant.

Dorsan rougit bientôt de sa faiblesse ; il fait un effort, reprend un air calme, et monte l'escalier avec légèreté. Cécile entendit le bruit de ses pas, et s'écria : « qu'il ne paraisse pas devant moi! » M. Belmont essaya en vain d'adoucir la rigueur de cet ordre. Dorsan s'appuya, sans entrer, contre la porte, et il ne perdit point un mot de la conversation suivante : « O mon bienfaiteur ! s'écria Cécile en s'adressant à M. Belmont, sauvez-moi du dernier outrage, de devoir à la pitié ce que je devais obtenir de l'amour. Il vient sans doute épier mes derniers momens, jouir du désespoir de sa victime... car, je vous l'avouerai, mon père, c'est avec un

inexprimable regret que je quitte la vie ; vous me la rendiez chère par le bonheur que vous avez répandu sur le peu d'instans qu'il m'a été accordé de passer auprès de vous. J'étais jeune, je me croyais aimée.... Au reste l'amitié ne m'a pas trompée... Que ne puis-je lui marquer plus dignement ma reconnaissance ! Qu'elle reçoive du moins mes larmes et mes regrets. »

Monsieur Belmont crut devoir saisir cet instant d'attendrissement pour engager Cécile à pardonner..... « Dorsan, lui dit-il, fut bien coupable ; mais s'il apportait à vos pieds un repentir sincère ; si son cœur, plus digne de vous, épuré par les remords.... — Il n'est plus tems ! il n'est plus tems ! s'écria Cécile ; mettez la main sur mon cœur ; il se glace au nom de Dorsan : il ne peut me rendre ni l'honneur ni l'amour. ... Il m'a

trompée, il me tromperait encore. Pourrais-je croire, je vous le demande, pourrais-je croire à sa foi parce qu'elle aurait la société pour témoin, lorsque je ne puis croire à celle qu'il m'avait jurée devant l'Être-Suprême!... Ah! ce Dieu sans doute ne me punira point d'avoir cru à la sainteté des sermens que son nom garantissait.... il m'a envoyé un songe affreux il n'y a que quelques instans; le souvenir seul me fait frissonner... — Calmez-vous, ma chère Cécile, dit M. Belmont qui remarqua l'altération extraordinaire de tous ses traits; calmez-vous; songez à prendre quelque repos, et remettons à un autre moment une conversation qui vous fatigue. —Non, non, dit vivement Cécile; écoutez-moi: le sommeil venait de fermer mes yeux; je me suis crue tout-à-coup transportée dans les lieux que j'ha-

bitais avant la perte de mon innocence... leur douce impression versa dans tous mes sens un baume rafraîchissant; entourée de tous les souvenirs de mon heureuse enfance, j'en repris la précieuse sérénité : il semblait qu'un dieu bienfaisant prît plaisir à effacer de mon esprit et de mon cœur l'image et la mémoire de ma faute; toutes mes pensées étaient pures; je savourais avec délices cette paix intérieure; je me retrouvais moi-même, j'étais Cécile enfin.... Tout-à-coup la nature change d'aspect à mes yeux ; une couleur lugubre enveloppe comme un crêpe tous les objets autour de moi... il me semble que la terre chancelle, que la foudre éclate, qu'un abyme s'entr'ouvre et m'engloutit : je veux faire un effort; je me sens saisie, dévorée par un monstre... Le voilà ! le voilà encore!... Sauvez-moi, sauvez-moi de sa rage. »

Les gestes d'effroi de l'infortunée désignaient Dorsan qui venait de se précipiter dans la chambre, et qui, s'arrêtant aux premiers cris de la terreur de Cécile, ressemblait par sa pâleur et son immobilité à une statue insensible.

Monsieur Belmont, attentif à tous les mouvemens de Cécile, et observant que l'accès le plus terrible allait se développer, se hâta de faire sortir ou plutôt d'entraîner Dorsan hors de la chambre. « Je vous ferai avertir, dit-il, dans un moment plus favorable ; il faut l'attendre ; je ne négligerai rien pour le faire naître, pour triompher de son aversion. — De son aversion ! disait entre ses dents l'incorrigible Dorsan ; le mot est fort. — Sortez ; votre présence aggrave ses maux. — D'honneur, si j'avais cru être aimé avec tant de passion je l'aurais ménagée davantage. — Sor-

tez, imprudent ! malheureux !— Oui, je suis bien malheureux ! s'écria Dorsan lorsqu'il eut franchi le seuil de la porte fatale : il faut qu'une jeune fille m'aime dans toute la sincérité de son cœur; il faut qu'elle croie dans son honnêteté à la promesse que je lui avais faite de l'épouser ; il faut que dans sa simplicité elle tombe dans le délire parce que je l'ai trompée ! Mais il n'y a pas là de quoi mourir. Je m'étais attendu aux reproches, aux ruptures, aux infidélités réciproques, aux raccommodemens ; voilà comment les choses se passent généralement; mais se punir elle-même de mes torts, m'en punir ainsi par contre-coup.... cela est ridicule, cela est embarrassant.... Au fond, je suis affligé de l'aventure, parce que j'ai le cœur tendre malgré mes étourderies, et surtout lorsque je me trouve à de pareilles scènes : c'est

pire qu'un drame.... C'en est fait, je renonce à séduire des filles honnêtes; ce bonheur-là coûte trop cher à ma sensibilité... Que ferai-je aujourd'hui ? Me voilà barbouillé d'un noir affreux. De Croisy et les autres vont se moquer de moi... D'honneur, si dans ce moment pathétique elle eût voulu m'écouter, je crois que j'aurais fait la sottise de l'épouser : je l'ai échappé belle ! La disposition seule où j'étais ne suffit-elle pas pour me faire le plus grand honneur dans l'esprit du moraliste Belmont? Je pourrai toujours lui répondre : mon ami, j'allais réparer mes torts; on ne l'a pas voulu : tous les procédés sont de mon côté. Malgré ces réflexions, d'où vient mon trouble? Je suis au fond mécontent de moi, mécontent de toute la nature; l'image de cette pauvre Cécile me poursuivra long-tems. Je lui enverrai mon médecin; il fau-

dra qu'il m'éclaire sur son état. Si j'allais la perdre!.... Ah, dieux!.... Mais non ; la jeunesse, la nature seront les plus forts; et le tems qui guérit tous les maux adoucira les siens, et amènera quelques consolations. Mon médecin a autant d'esprit que de talent; il pourrait, avec beaucoup plus de dextérité que ce lourd et sauvage Belmont, interroger son cœur. Elle est femme; des présens peut-être... Mais non ; je la connais ; elle n'a jamais voulu rien recevoir : Cécile est d'une délicatesse... telle que je n'en ai jamais vue. Quel mauvais génie a donc pu me jeter dans cette passion? Hélas ! j'ai grand peur de sentir se réveiller au fond de mon cœur cet amour insensé. Les autres femmes ont amusé mon esprit, distrait mes sens, occupé ma vanité, voilà tout. Julie est une de ces coquettes dont on rougit d'être aimé; et d'ailleurs

elle m'a joué d'une manière qui me pique.. . Je songe à m'en venger ; mais elle n'est pas ici... Que ferai-je de ma journée?... Voyons mes lettres ; l'heure de la poste est sonnée. » Il achevait ces mots lorsqu'nn domestique entra et lui remit son courrier : il s'y trouvait précisément un billet de Julie conçu en ces termes :

« Deux femmes conspirent contre « vous, mais avec des intentions bien « différentes : l'une, vive et légère, pré- « tend vous mystifier dans toute occa- « sion ; l'autre, véritable héroïne des « plus sombres romans, veut se venger « en vous faisant périr. Vous reconnais- « sez dans celle-ci la grave Elmire, « et dans l'autre la frivole Julie. Tenez- « vous sur vos gardes. Je veux bien « vous en prévenir ; des projets par « trop sérieux pourraient déranger la « malignité des miens. »

« A merveille, dit Dorsan ; j'avais

besoin de distraction. Aventureux chevalier, me voici destiné et préparé aux aventures. Le timbre de la lettre et la date me faisaient croire que Julie n'etait pas encore arrivée à Paris : je l'y chercherai cependant ; je visiterai Bagatelle, Frascati, les théâtres ; elle ne m'échappera point. Je suis fort aise d'obtenir ma revanche.

« D'un autre côté, attention sur Elmire ; je l'ai abandonnée un peu brusquement : et parce que j'ai négligé ses bontés il faut m'attendre à toute sa haine ! c'est par trop fort : je la croyais d'ailleurs confinée pour quelque tems dans le vieux château d'un oncle auguste qui est un véritable tuteur de comédie. Pour soustraire son innocente pupille à mes regards il l'avait emmenée dans ses terres près de Bordeaux. Elle aurait franchi cent cinquante lieues uniquement pour avoir le plaisir de me voir ?

Fort bien ! pour se venger... de quoi ?... Ah ! les femmes ont quelquefois un bien singulier caractère. Pour me faire assassiner ?... Cela passerait la raillerie ; c'est une invraisemblance. Julie ! Julie ! je lis, je déchiffre votre ruse ; vous voulez me faire prendre le change, m'occuper d'un côté pendant que vous frapperez de l'autre : votre projet est éventé ; je serai sur mes gardes ainsi que vous me le recommandez ; j'opposerai la finesse naturelle de mon esprit à la duplicité du vôtre. *(Il sonne.)*

« Qu'on mette les chevaux à ma voiture.... Cocher, à Bagatelle. »

CHAPITRE XXII.

Les Parens.

MONSIEUR Belmont venait de faire partir un exprès chargé d'une lettre qui annonçait à madame de St.-Albans l'état de Cécile : on désespérait de sa vie.

Madame de St.-Albans à la réception de cette lettre parcourait les délicieux jardins que monsieur Astur avait fait dessiner sur les ruines des propriétés de monsieur Belmont. Une partie même de ces ruines y avait été conservée pour former un accident pittoresque. « Le malheur est acharné après cet homme-là, dit madame de St.-Albans en se laissant tomber sur



un banc de gazon ; son malheur se communique à tout ce qui l'entoure. Si ma nièce n'avait pas été placée chez lui elle jouirait, j'en suis sûre, d'une santé inaltérable. Pourquoi m'en suis-je séparée?... Que je hais monsieur Belmont! » C'est ainsi que les passions raisonnent. Madame de Saint-Albans haïssait effectivement monsieur Belmont, mais sans motifs, ou plutôt parce que la supériorité de la vertu l'humiliait : ensuite, comme elle avait avec lui les premiers torts, elle était disposée en toute occasion à le déchirer. Elle évitait par-là les reproches qu'elle aurait dû se faire à elle-même; car elle jouissait, par une surprise, par les intrigues d'Astur, d'une partie de la fortune de monsieur Belmont. Celui-ci avait eu en outre la générosité de recevoir Cécile, de lui enseigner les principes des beaux-arts, d'achever enfin son éducation, et de lui donner

les moyens d'une existence indépendante, sans en exiger autre chose que l'acquit des premiers déboursés. Cette générosité avait achevé de ruiner monsieur Belmont dans l'esprit de madame de St.-Albans, quoiqu'elle eût trouvé très-commode d'en accepter, sans aucune délicatesse, les propositions. Je vois ce que c'est, disait-elle ; ma Cécile aura été accablée d'ouvrages; c'est un moyen de s'indemniser, car monsieur Belmont en a fait une ouvrière dans la force du terme : plus de repos! plus de plaisir! Quelle vie! chez un philosophe de cette espèce tous les divertissemens les plus honnêtes, le bal, le jeu, la comédie sont choses inconnues. La pauvre petite n'aura pu y résister; l'ennui l'aura gagnée; à son âge c'est un poison mortel : puis le regret de m'avoir quittée. J'étais si bonne! je l'aimais tant !...

« Avec tout cela, monsieur Astur, je ne puis me déranger pour aller la voir.—Madame, répondit Astur, dans la jeunesse les maladies ne sont que des crises passagères; la nature la sauvera. Votre présence n'y fera rien, et elle est nécessaire dans un séjour qu'elle embellit. — Ah! de la galanterie! Après tout, j'ai pensé, mon cher Astur, que vous pourriez m'éviter cette peine. Il n'y a que douze lieues d'ici à Paris; la poste vous y conduira en quatre heures; trois jours d'absence vous suffiront.—Trois jours! ce sera pour mes affaires une perte de conséquence.— Mais, Monsieur, il faut au moins garder les bienséances, sauver les apparences: il s'agit... — De votre nièce: ainsi, Madame, c'est vous que cela regarde.— Et n'est-elle pas votre enfant? — Vous savez que je n'en conviens pas. — Ah, barbare! — Le suis-je plus que vous? —Abandonner

Cécile ! — Je vous imite. — Mais c'est que ma sensibilité aurait trop à souffrir du spectacle de ses souffrances. — Ce n'est pas la sensibilité qui me retient; mais je suis accoutumé à ne jamais faire de démarches inutiles. Qu'irai-je faire là ? à quoi serai-je bon ? à donner des conseils ? Elle a un médecin. A présenter des consolations? Elle a près d'elle cet honnête Belmont. Tout ce que je puis faire, Madame, c'est d'envoyer de l'argent à son hôte, afin que rien ne lui manque : je vais lui faire parvenir une bourse de vingt-cinq louis. Je pense à présent que vous n'aurez plus rien à me reprocher. — Ecoutez ; il serait peut-être bon de la faire transporter ici. — Pourquoi donc, Madame, pourquoi donc? C'est pour éviter tout cet embarras que je donne de l'argent : d'ailleurs, soyons de bonne-foi, elle sera cent fois mieux chez monsieur Belmont

que chez vous ; c'est un excellent homme, auquel j'aime à rendre justice; je suis sûr qu'il a pour elle les attentions d'un père. — Ainsi vous vous en dispensez ? — Sans doute. — De quoi s'agit-il ? I l s'agit que Cécile soit bien ; elle est bien où elle est. — Mais l'air natal pourrait... — Pourrait lui nuire par sa vivacité. Enfin, je n'ai point de chambre à lui donner. — Quoi, Monsieur ! une propriété immense, des appartemens vides.... — Vous vous trompez, Madame ; je n'ai que ce qui m'est absolument nécessaire. — Mais si elle mourait. — Elle ne mourra pas. — Ne plus la voir ! — Madame, vous êtes libre de partir, et je crois qu'effectivement vous devez vous déterminer à cette démarche. — Vous m'accompagnerez sans doute ? — Moi ? point du tout ; je vous ennuierais, je m'ennuierais moi-même : des scènes d'une tristesse, d'un pathétique

à fendre le cœur. Je n'ai que faire là. — Hé bien, Monsieur, hé bien! j'irai seule! Les femmes ont une tendresse, une amitié, une délicatesse qui vous est inconnue: oui, Monsieur, j'irai... je partirai dès que j'aurai reçu une lettre de Cécile.

« Fort bien, dit monsieur Astur en reprenant les lettres... Eh mais! voici qui pourrait achever de vous déterminer, ou plutôt hâter votre départ... Oui... c'est une lettre de Cécile, que dans le trouble vous aviez laissée au milieu des autres sans l'ouvrir. » Madame de Saint-Albans saisit la lettre avec humeur, et lut ce qui suit, non sans s'interrompre souvent par les plus violentes exclamations. »

Cécile à Madame de Saint-Albans.

« Je meurs séduite, déshonorée!...
« Cependant une voix s'élève au fond
« de mon cœur, et me crie qu'il y

« reste encore quelques vertus. J'aurai
« du moins celle d'avouer ma faute
« sans la dissimuler.

« Je vivais dans l'innocence; j'ignorais les pièges de la séduction lorsqu'un homme, que votre confiance avait présenté à la mienne, nous trompa l'une et l'autre : je crus à l'excès de la passion qu'il semblait respirer, et je la partageai.

« C'est alors que vous vous êtes éloignée de moi, que vous m'avez laissée seule avec ma jeunesse et mon inexpérience, et le plus artificieux des mortels.... Ma faiblesse appartient, hélas! à ceux même qui vont me la reprocher cruellement... On accable une victime...

« Mais répondez-moi, Madame; car l'excès de mon malheur ne me permet plus la générosité; répondez-moi : qui est ici le plus coupable de nous deux? Si j'ai manqué

« à mon devoir, avez-vous rempli le « vôtre? Le guide infidèle qui s'é- « loigne au moment où un précipice « vient à s'ouvrir sous les pas d'un « aveugle a-t-il le droit de l'accuser « lorsqu'il y tombe?

« Sans doute je m'aigris, et je sors « à la fois et des bornes de la bien- « séance et de la douceur naturelle « de mon caractère en osant vous « tenir un pareil langage; mais je « connais le vôtre, mais je mesure « toute l'horreur de ma situation : ma « famille va s'élever contre moi ainsi « que toute la société; cette injus- « tice révolte toutes les puissances de « mon être. J'ai mérité le blâme, et je « ne prétends point m'en affranchir; « mais je mérite aussi de la pitié.

« Si l'on pouvait lire au fond de « mon cœur on verrait qu'il me punit « assez. Le remords l'habite, la honte « est sur mon front; d'autant plus

« malheureuse que ma passion a fini
« avec l'estime, et que je suis décidée
« à ne jamais lier mon sort à celui
« d'un être qui m'a livrée au mépris
« pour le recueillir à son tour. Depuis
« qu'il est vil j'ai cessé de l'aimer. Ce
« n'est point là, je le sais, l'opinion
« vulgaire; il est reçu qu'une fille
« déshonorée est trop heureuse de
« tenir son existence publique de la
« générosité de celui qui l'a outragée...
« Ainsi, il ne me reste qu'à me re-
« mettre à la merci d'un scélérat, à
« boire de nouveau la coupe de l'hu-
« miliation, et à effacer l'insulte par
« une bassesse!... Que la société est
« injuste! elle honore celles qui ont
« le triste courage de subir cet avi-
« lissement, et qui se vendent ainsi
« après s'être données: elles ont un
« état, il suffit.

« Pour moi, je le déclare, je ne
« serai jamais le prix de la perfidie;

« je n'appartiendrai jamais à un cor-
« rupteur : je conserverai la hauteur
« de mes sentimens ; j'honorerai ainsi
« le peu de jours qui me restent. La
« société, ma famille pourront me
« blâmer, mais mon cœur m'absout ;
« j'aurai du moins sauvé de ce nau-
« frage ma délicatesse. »

« Vous le voyez, s'écria madame de Saint-Albans furieuse, vous le voyez, tout est perdu! Quel éclat! quelle imprudence !... Mais vous ne dites mot; à quoi pensez-vous donc, Monsieur?... —Je pense que tout n'est pas perdu. Cécile a commis une très-grande faute, qui d'ailleurs, elle vous le dit avec raison, retombe en grande partie sur vous-même... Il fallait la surveiller... il fallait... —Il fallait!... Hé, Monsieur! des reproches ne réparent rien. — Cela est vrai; ce qui est fait est fait. Si elle meurt... — Ah, Monsieur! quel augure! —il faudra songer au secret;

voilà tout. Si elle revient de cette maladie.... elle épousera Dorsan, il le faut... — Vous voyez que sa tête est montée, que son cœur se révolte à cette seule idée. — C'est une lettre écrite dans un accès de fièvre; la raison ou la passion reviendra. Dans l'un ou l'autre cas... Mais achevons de lire ce paquet de dépêches: en voici une de Dorsan; tout va s'éclaircir.

Dorsan à madame de St.-Albans.

« Je suis, Madame, le plus mal-
« heureux des hommes; mon crime
« égale mes remords.

« Daignez nourrir une illusion né-
« cessaire pour la rapeler à la vie;
« flattez Cécile du projet de notre
« hyménée. Ma famille seule s'y op-
« pose. Je sais quelles sont dans ce
« cas toutes les satisfactions d'usage;
« il est des arrangemens à prendre

« avec un honnête homme; je suis
« prêt à tout souscrire. »

Les exclamations de Madame de St.-Albans redoublèrent à cette lecture, et se terminèrent par les plus vives imprécations. Elle se trouvait prise dans les filets qu'elle avait tendus; le dénouement de l'intrigue avait été précipité, de manière qu'il lui avait été impossible de le gouverner et de le maîtriser. La fin de cette lettre laissait briller encore quelques lueurs, mais faibles; ses plus chères espérances s'évanouissaient en un instant... le caractère de Cécile était un nouvel obstacle.

Madame de St.-Albans engagea M. Astur à rentrer pour tenir conseil. Celui-ci, toujours imperturbable, disait : c'est la matière d'un bel et bon procès; nous le soutiendrons.

CHAPITRE XXIII.

Le Conseil.

Il fut arrêté dans ce conseil qu'on abandonnerait Cécile, et que l'on poursuivrait Dorsan. « Cette fille, disait Madame de St.-Albans, n'est plus à voir; elle me déshonorerait : il est trop heureux qu'elle se soit cachée dans la capitale et retirée chez M. Belmont. Qu'elle y reste. — Cet homme, disait M. Astur, est un grand fat et un grand sot; laisser entre nos mains un billet tel que celui-là! Cette pièce est excellente... — Comment, monsieur, vous l'approuvez!.... — Je parle du billet, et je soutiens qu'il servira de pièce de conviction. Il

éclairera les juges. — Quoi ! vous évoqueriez l'affaire devant les tribunaux ! — Et je conclurai à des dommages et intérêts. — Fi donc, monsieur! un éclat qui me compromettrait ! — Un bon jugement avec affiches suffira pour vous justifier. — Mais les injures des avocats. — Ne sortent pas de l'enceinte du palais. — Mais leurs mémoires, qui ressemblent quelquefois à des libelles. —Personne ne les lit, excepté le client qu'ils intéressent. — Mais occuper de soi un public malin... — Il y a sans doute, Madame, des inconvéniens dans tout : on criera, mais en définitif nous obtiendrons des indemnités considérables : il faudra fermer les oreilles et ouvrir les mains. — Monsieur, n'avons-nous pas assez de richesses? Ce n'est pas de la fortune, c'est du repos, de la considération qu'il nous faut. — Madame.... — Je

vous déclare que je ne souffrirai point qu'on donne à cette affaire une publicité scandaleuse. — Madame.... — Non, vous dis-je. Quel besoin avez-vous de chercher de nouveaux ridicules? — Madame.... — Laisserez-vous les envieux, les ennemis saisir avec avidité cette occasion de se venger, de révéler votre histoire, la mienne?... — Madame.... — Cette seule pensée me fait frémir : s'entendre déchirer, se voir montrer au doigt, provoquer le sourire, les allusions perfides, les épigrammes, les chansons!... quelle horreur! —Vous avez fini, madame? — Oui, monsieur; et je soutiens que ce n'est point de cette manière qu'il faut attaquer Dorsan. — Enfin je puis parler! La vivacité de votre caractère qui s'élance par bonds et par saillies, et qui par conséquent saute par-dessus tous les objets, ne vous a pas permis de vous

arrêter à mon plan, et d'en considérer les parties, l'ensemble et les avantages. Grâces à mes soins, vous avez déjà vu un de vos voisins ruiné et nos propriétés arrondies. Ne me connaissez-vous donc pas? Ignorez-vous qu'un praticien, de l'intelligence et du talent de M. Astur, n'entreprend rien sans de profondes réflexions? Mon plan est vaste, le succès est certain. Vous ignorez les ressources fécondes d'une procédure savamment dirigée. Une fois enlacé dans ces filets, monsieur Dorsan y verra passer tout son bien. J'aurai un prête-nom tout disposé; je ferai vendre et acheter pour moi à bas prix; nous aurons alors un ensemble de propriétés superbes. On criera, dites-vous, on vous insultera: non, Madame, non: avez-vous oublié qu'il suffit d'être riche pour être respecté? Parvenus au comble de l'opulence, nous aurons

atteint à celui de la considération. — Votre esprit, votre caractère devraient m'être bien connus, et cependant, je l'avouerai, vous avez le droit de m'étonner toujours. — Vous trouvez mon plan.... — Convenable à M. Astur; mais je le supplierai d'en différer l'exécution; je veux à tout prix éviter l'éclat : peut-être est-il possible de concilier vos vues et les miennes. — Comment? — Comme femme j'aime la vengeance, mais une vengeance certaine. Voici ce qui s'est présenté à mon esprit : il serait possible d'entourer et de surprendre M. Dorsan; il est étourdi, sans défiance... — Quoi, madame un guet-apens! — Eh! la, rassurez-vous, monsieur Astur; ma délicatesse égale la vôtre... — Savez-vous bien qu'en ces sortes d'occasions la justice n'entend pas raillerie, et que les suites d'un pareil coup sont terribles. — J'ai tout prévu.

Quant au fond il n'y a aucune noirceur, puisqu'il ne s'agit que de faire signer à M. Dorsan un contrat de mariage avec Cécile. Vous dresserez ce contrat, et je m'en rapporte à vous pour la stipulation des indemnités. Quant aux formes elles ne seront que légèrement irrégulières, et menaçantes en apparence seulement : quant aux suites j'en réponds ; car, dans le cas où le projet viendrait à manquer, elles retomberaient sur un autre que vous et moi. — Je ne vous comprends pas. — Je m'explique : je joindrai mon ressentiment à celui d'une autre femme. Elmire, qui est arrivée ici avec l'intention d'immoler Dorsan ; Elmire dont vous connaissez le caractère romanesque, emporté, est un sujet excellent pour cette pièce. J'échaufferai son courroux en le retenant et en le conduisant. Un seul domestique à moi, et dont je connais l'in-

telligence depuis vingt ans, se glissera parmi les siens, gouvernera toute la machine ; prêt à s'emparer du dénouement s'il réussit, ou à en laisser retomber l'odieux sur l'imprudente dans le cas de non réussite. — Je ne puis vous répondre, Madame, que par vos propres paroles : « Votre es- « prit, votre caractère devraient m'être « bien connus ; cependant ils ont le « droit de m'étonner toujours. » Ce nouveau plan mérite quelque réflexion. »

En définitif M. Astur y donna son assentiment. Tout fut concerté avec l'impétueuse et crédule Elmire, qui précipita son départ pour Paris. Julie, qui la connaissait, n'eut pas de peine à pénétrer ses projets ; elle crut devoir en prévenir Dorsan ; et, pour les contrarier l'un et l'autre, elle arriva sur les pas d'Elmire.

CHAPITRE XXIV.

La Proposition imprévue.

TANDIS que le frivole Dorsan ignore l'orage que quatre femmes élèvent contre lui, suivons dans son heureux intérieur l'heureux Belmont. Il a repris ses travaux; il est assis dans son atelier.

Quel changement vient de s'y faire ! Cécile, pâle encore et languissante, mais le sourire sur les lèvres, s'appuie sur l'une des épaules de l'artiste, et semble conduire et inspirer ses crayons. Stéphanie et Alexis ont décoré de violettes le modeste réduit, et préparent une fête de famille. Les soins qu'ils ont de leur

chère Cécile sont mêlés de tendresse et de respect ; la satisfaction brille dans tous les regards. Quelque chose de plus doux encore que le bonheur de la convalescente respire dans les traits de Cécile ; elle a recouvré avec l'estime de soi-même la sérénité. La confiance, l'amour, l'amitié, les arts, tout conspire à embellir cet asile, naguère le triste théâtre des douleurs et des plus tristes inquiétudes, et aujourd'hui devenu le temple du bonheur et de la paix : il semble qu'un enchanteur l'ait touché de sa baguette en passant.

Il est tems d'instruire le lecteur des évènemens qu'il ignore, et de lui dévoiler la cause de ces changemens inattendus.

Au moment où les médecins s'éloignèrent de la malade après l'avoir condamnée, M. Belmont, qui était loin de penser comme eux, et qui était

persuadé que le seul moyen de guérir l'infortunée, était de s'adresser à son cœur, d'y porter quelque consolation, et de lui faire entendre la voix toujours puissante de la tendre amitié, s'approcha de son lit, et, les yeux mouillés de larmes, il adressa d'une voix attendrie ce discours à la pauvre Cécile, qu'il combla de confusion, de surprise, de trouble et de joie:

« Le plus grand des malheurs serait de vous laisser abattre, chère Cécile ; reprenez ce caractère qui vous honore, et que j'ai su apprécier. J'approuve votre juste fierté; vous avez dû repousser la main de Dorsan ; vous ne voulez point devoir à un faible calcul de réparations ce que vous avez droit d'obtenir de la tendresse la plus pure.... Eh ! que vous avez été bien inspirée en développant ce respect pour vous-même ! Voyez où vous en seriez si vous aviez eu la

lâcheté de vous exposer à de nouveaux outrages, si vous aviez cru à la vaine promesse qu'il réitéra devant moi, et à l'exécution de laquelle je me flattais de l'engager, puisque je m'en serais rendu caution!... Le perfide! il nous aurait trompés tous les deux. Oui, il est tems de vous le dire, Dorsan, indigne de son bonheur, a rejeté le seul moyen qui lui restait de recouvrer mon amitié et mon estime.

« Deux partis se présentaient alors à mon esprit : le premier consistait à employer une de ces ressources qui sont toujours sous la main des hommes de cœur.... — Et votre famille ! s'écria Cécile. — Je ne sais si cette réflexion me retint, car on croit toujours réussir quand on prend la défense de l'opprimé ; il semble alors que la Providence doit être de moitié avec vous.

« Je rejetai ce parti par d'autres

motifs : je pensai qu'il me serait peut-être impossible de triompher de votre résolution ; qu'alors cet éclat serait inutile ; qu'enfin vous ne pouviez jamais être heureuse avec Dorsan : et mon premier desir est de vous voir heureuse.

« Le second parti est plus simple ; mais il faut qu'il puisse vous convenir. Daignez ici ne pas m'interrompre. J'ai pesé ce que je vais vous dire ; je me suis bien interrogé moi-même ; mon esprit est calme, et mon cœur est pur.

« Il y a long-tems que j'ai pris le parti de ne considérer les choses humaines que sous le rapport qu'elles ont avec l'honnête et l'utile, tels que l'image en fut tracée au fond de notre conscience, et indépendante des vains jugemens de la société, qui conserve à peine dans ce qu'elle appelle bon et vertueux le fantôme de ces

idées célestes vers lesquelles notre ame faible et dégradée s'élance toujours sans y atteindre jamais.

« Commençons donc par écarter ici les préjugés des hommes; n'admettons point d'opinion vaine, et appelons-en l'un et l'autre à la voix intérieure qui ne nous trompe point lorsque nous l'écoutons dans le silence des passions.

« Vous avez été coupable, Cécile, et ce n'est pas la main de votre ami qui essaiera de mettre un bandeau sur vos yeux. Non; il aurait plutôt le triste courage de le déchirer: il sait que votre jeunesse, votre inexpérience, l'abandon où vous laissèrent des parens qui devaient veiller sur votre conduite, l'artifice même du séducteur, atténuaient ici votre faute; mais elle n'en est pas moins réelle, et vous devez la réparer.

« Pensez-vous que des pleurs suf-

fisent pour en effacer la trace? Pensez-vous que l'obscurité du tombeau où vous vous obstinez à descendre puisse en cacher l'éclat? Vous vous tromperiez, Cécile : on dirait que vous avez été plus faible que repentante; que le soin de votre mémoire vous a peu touchée, et qu'enfin vous avez reculé à l'aspect de la nouvelle carrière d'épreuves, de sacrifices, de vertus qui s'ouvrait devant votre courage. — Oh! le plus respectable des hommes! s'écria Cécile, vous élevez mon ame; vous en ranimez les puissances abattues. Dites, que dois-je faire? — Remplir votre destinée. C'est par les vertus de toute la vie qu'il faut faire oublier un instant de faiblesse. Osez vous estimer vous-même; l'avenir est encore à vous; remplissez-le de bonnes actions, et commencez une existence nouvelle. Une chûte nous affermit quelquefois

dans la route du bien. Eh ! qui peut se flatter de n'avoir jamais succombé dans ce sentier difficile? La société vous impose le devoir de l'honorer, de l'embellir, de faire un jour le bonheur d'un homme sensible. — Loin de moi cette espérance et cet orgueil ! reprit Cécile avec un torrent de pleurs. Je sais me connaître et je dois m'apprécier ; une juste humiliation est désormais mon partage : il ne m'est plus permis de lever les yeux si haut ; je ne dois songer qu'à mériter d'obtenir dans quelque asile obscur un pain de pitié que j'arroserai de mes larmes. Qui voudrait jamais partager mon opprobre, et serrer d'une main vertueuse la main coupable de la pauvre Cécile ? Qui....

« Moi, répondit vivement M. Belmont. Daignez me permettre d'achever : ce n'est point ce sentiment orageux dont vous avez été la victime,

ce n'est point l'amour, c'est l'amitié sincère, c'est la solide raison qui vous parle par ma voix. Je n'ajoute pas que de mon côté je ne veux ni vous offrir ni obtenir une grâce : ce n'est point la pitié qui s'intéresse à votre sort; ce n'est point de la reconnaissance que je vous demande. Consultez votre cœur plutôt que votre situation, et examinez la mienne.

« Je ne suis pas riche, et par ma tournure d'esprit je ne le serai jamais : j'ai passé l'âge de plaire ; ma raison est austère, et mon caractère est froid. Ce n'est point par ces qualités brillantes qui répandent tant de charmes sur la vie que je puis espérer de faire le bonheur de l'être qui partagera mon sort; jene lui offrirai que ces soins, ces attentions par lesquels on répare à mon âge l'absence de ce qu'on appelle l'amabilité : notre union serait plus égale que

vive, plus tendre que passionnée, plus douce qu'éclatante.

« Le malheur semble me poursuivre, et peut-être ai-je contribué, par l'inflexibilité de mes principes, à envenimer la fatalité qui s'attache à tous mes pas. Je n'ouvre donc point à vos yeux une perspective bien brillante ; il faudrait d'avance vous attendre aux revers, et vous prémunir contre l'infortune.

« J'ai deux enfans : il est dur à votre âge d'être belle-mère. Alexis serait plus digne de vous être proposé ; mais d'abord il est trop jeune, ensuite apprenez un mystère qui ne sera développé que lorsqu'il en sera tems ; apprenez, sous le sceau de la confiance et du secret, qu'Alexis n'est pas mon fils... Il est depuis long-tems destiné à la naïve et tendre Stéphanie.

« Vous le voyez, ma chère Cécile, je recevrais plus de vous que je ne

vous donnerais. Depuis long-tems j'étudie votre cœur, votre esprit, votre caractère; votre cœur est bon, votre esprit est vrai, votre caractère élevé. Vous avez les grâces et l'éclat de votre âge; vos traits charmans respirent une expression touchante; votre élégance consiste dans une simplicité mêlée de délicatesse. Tant d'avantages sont relevés par des talens et par l'amour de l'étude; celui de vos devoirs achevera le tableau... Paix, ma chère Cécile; ne me rappelez point une circonstance effacée de mon souvenir par vos larmes, et à laquelle je dois le bonheur de m'être rapproché de vous.

« Vous m'avez fait éprouver le besoin de jeter encore quelques fleurs sur le peu d'années qui me séparent de la vieillesse.

« Je pourrai donc retrouver encore quelques-uns de ces instans de



bonheur dont ma vie n'a pas été entièrement déshéritée! La femme adorable qui, pendant le cours de dix années, remplit tous mes jours de joie et de félicité avait votre sourire; vous avez ses qualités estimables; il n'y a entre elle et vous que la différence qui existe entre deux esprits célestes, dont l'un n'a jamais quitté sa patrie, et dont l'autre, après avoir touché la terre, s'est relevé vers l'Olympe.

« Mes enfans, je ne puis donner un autre nom à cet intéressant Alexis, quoiqu'il ne soit mon fils que par l'adoption, mes enfans formeront bientôt de nouveaux liens: je leur serai toujours cher sans doute; mais je ne serai plus la première pensée, le premier besoin de leur cœur; leurs jours s'embelliront tandis que les miens s'obscurciront; je chercherai alors un appui pour descendre plus

doucement dans la nuit du tombeau; je transporterai à mon tour sur un être placé plus près de moi toute la tendresse dont mon ame surabonde: cet être, qui se chargera de mon bonheur, ne sera point étranger à celui de mes enfans; ma femme deviendra leur mère, et pourra me continuer auprès d'eux.

« Je ne lui offre pour récompense de ses bienfaits que ses bienfaits même; son plus grand bonheur sera celui qu'elle répandra autour d'elle.

« Je n'ai plus rien à ajouter, Cécile; daignez réfléchir sur ma proposition: je viendrai subir mon arrêt, et recevoir votre réponse dans trois jours.

« Homme généreux, permettez-moi de vous répondre sur-le-champ: j'étais loin de concevoir tant d'orgueil, et d'espérer tant de félicités!... Une autre sans doute ne déclare-

rait point ainsi ses sentimens ; mais je suis naïve et vraie. En m'élevant jusqu'à vous, vous me faites retrouver au fond de mon cœur quelques vertus : je renonçais à la vie... mais puisque la mienne devient utile à la vôtre elle vous appartient... »

Elle fit un effort pour se jeter aux genoux de M. Belmont, qui lui ouvrit les bras.

« Je vais faire part de mon bonheur à mes enfans, et les disposer à celui qui les attend eux-mêmes. »

A ces mots M. Belmont, après avoir essuyé d'un baiser une larme d'attendrissement qui mouillait la paupière de Cécile, se précipita dans l'atelier, répéta à ses enfans une partie de ce qu'il venait de dire, leur révéla la moitié de son secret relativement à Alexis, dont il continua de dévoiler la naissance. « O mon frère ! disait la naïve Stéphanie, est-ce que

je t'aimerai davantage? cela n'est pas possible. »

Aussitôt ils volent vers Cécile, l'embrassent, et ne la quittent que pour se jeter dans les bras de leur père. Tout respire le bonheur et la joie: Cécile elle-même refleurit comme la rose qu'un ouragan avait renversée, et qu'un souffle pur ranime.

On prépare une fête. Seul, M. Belmont paraît pensif et préoccupé; il songe à ménager le consentement des parens pour ce double mariage, et il craint que ce consentement ne lui soit refusé.

CHAPITRE XXV.

Histoire de Darlaincourt.

Pour déguiser son inquiétude secrète, et pour préparer Cécile à sa nouvelle destinée, M. Belmont, sans suspendre ses travaux, leur raconta l'histoire de Darlaincourt, dont la situation semblait avoir les plus grands rapports avec la sienne.

« Je vous l'ai dit, mes chers amis, on est bien riche avec une volonté forte. J'exagère peut-être le seul bien qui nous reste... mais non ; j'ai vu tant d'exemples des succès que la persévérance obtient, qu'ils m'affermissent et m'encouragent de plus en plus

et dans mon opinion et dans le parti que j'ai embrassé.

« Non-seulement nous pouvons acquérir de la fortune, ce qui est assez commun, mais même des talens, ce qui est beaucoup plus rare.

« Il suffit à une ame forte de désigner un but, et de le suivre sans jamais se détourner.

« La première chose est peu difficile, mais la seconde l'est infiniment. On a remarqué que dans leur marche la plupart des hommes dévient naturellement lorsque la route n'est pas frayée; c'est une expérience connue. Désignez au milieu d'un champ un point de mire; faites la gageure d'y arriver en ligne exactement droite, et vous perdrez le pari. Notre allure morale est bien moins ferme encore que notre marche physique; les passions, les intérêts, les prestiges de notre imagination, les faux calculs

de notre raison, tout nous écarte à chaque instant de la ligne.

« Je le répète, il faut se tenir attaché à une seule idée plus fortement que ne fit Ulysse lorsqu'il n'eut d'autres ressources que de se lier au mât de son vaisseau pour ne pas s'égarer à la voix des Sirènes.

« Dites-vous donc chaque jour: voilà ce que je me suis proposé: qu'ai-je fait? suis-je encore loin du but de ma course?

« Mais substituons les exemples aux raisonnemens. Qui de nous n'a connu le ministre genévois, à jamais célèbre par l'emphase de ses écrits, par l'absence de toute modestie, par l'éclat des circonstances où il s'est trouvé, par son ignorante et superbe sécurité, surtout par tout ce délire d'une belle ame qui des hauteurs où elle est placée ne voit plus ni les choses ni les hommes? Parlons plus simplement:

M. NECKER fut un homme médiocre, même en finances : il débuta, dit-on, par être simple commis aux appointemens de douze cents francs. A cette époque, passant un jour devant l'hôtel du ministre des finances, il dit à un de ses amis : Vous voyez bien cet hôtel, j'y logerai un jour. Il habitait alors un grenier. Son ami sourit de sa vanité : la fortune se chargea de le justifier.

« Je pourrais accumuler de pareils faits ; mais ils s'éloignent de notre sphère. Nous sommes loin de porter nos vues si haut : mes chers amis, nous ne cherchons pas l'éclat, mais le bonheur ; il convient à l'obscurité ; et, comme il ne marche point sans une aisance nécessaire, il faut songer à l'acquérir par nos talens.

« Il serait fort inutile et fort pédantesque de feuilleter ici l'histoire des grands artistes ; de vous parler du

maréchal ferrant dont l'amour fit un peintre ; du maçon qui broyait les couleurs des artistes au Vatican, et qui finit par associer ses chefs-d'œuvres aux leurs : il y a dans ces résultats une part à faire au génie naturel. La gravure, ce métier que nous professons, l'admet sans doute ; mais on a trouvé plus expéditif de s'en passer. Il y a des exceptions à cette sentence, qui n'est rien moins que définitive ; et je n'en connais pas de plus brillante, de plus inspirative, de plus capable de nous enflammer d'émulation que celle de notre ami Darlaincourt. (1)

Il était peintre et reçu à l'Académie. Ses premières productions annonçaient de la grâce et de l'esprit ; car à cette époque ce caractère dis-

---

(1) Le fond de cette anecdote est vrai ; la modestie de l'artiste m'a seule empêché de le désigner sous son nom.

tinguait particulièrement l'école française. Né avec un sens droit, il reconnut bientôt qu'il était appelé à d'autres succès. Cependant le moment qui devait décider de son talent n'était pas encore arrivé; il fallait qu'il éprouvât ce tourment des grands artistes, la fièvre inspiratrice qui leur révèle toute leur puissance, la fièvre des passions en un mot. Les sciences furent celles de toute sa vie. L'amour le conduisit du bonheur à la gloire, mais à travers des peines infinies et des contrariétés qui renaissaient comme les têtes de l'hydre : il sut les braver et en triompher.

« Il avait reconnu que le talent de peintre d'histoire ne suffisait plus à son existence; son existence était doublée. Cette perspective qui devait l'accabler ranima toutes ses forces : il chercha un moyen qui, sans l'éloigner des arts qu'il idolâtrait et qu'il

devait illustrer, le conduisît à des ressources plus étendues, plus promptes, plus directes; il crut les trouver dans la gravure : en peu de tems il mania le burin avec une supériorité marquée. Ce n'était pas assez pour sa tête active, pour son génie qui mesurait déjà toute l'étendue de la carrière; il était importuné de la préférence que l'on accordait aux procédés particuliers qui font le charme de la gravure anglaise, procédés alors inconnus en France, et que ces rivaux éternels de notre industrie ensevelissent dans un impénétrable secret.

« Il dit un jour : ce qu'ils font je le ferai... Il a tenu parole.

« Figurez-vous un homme jusqu'à ce moment étranger à tous ces détails qui veulent non-seulement une adresse manuelle extraordinairement rare, une patience et une attention minutieuses, lesquelles ne se démen-

tent jamais, enfin un dévouement sans bornes comme sans relâche, mais qui exigent encore mille connaissances particulières, que la physique et la chimie seules peuvent donner; ajoutez au poids de ces études, de ces travaux celui de tous les embarras domestiques, de toutes les difficultés qui hérissent l'entrée d'une carrière nouvelle où l'on s'engage sans guide, sans argent, sans prôneurs, et où la volonté forte de réussir tient seule lieu de tous les moyens : telle était la situation de Darlaincourt.

« Il trouva tout au fond de lui-même : il étudiait et travaillait en même tems. Le produit de ses premiers essais était employé à en tenter de plus considérables; chacun était le degré de l'autre; et c'est en s'élevant ainsi sur lui-même qu'il atteignit le sommet de son art : mais que de privations il supporta ! que de nuits

passées dans les veilles ! que de jours consumés dans les plus pénibles exercices ! Vingt années de la vie la plus laborieuse s'écoulèrent ainsi ; elles furent marquées par de justes succès.

« Nous devons à Darlaincourt les découvertes les plus précieuses : les planches de diverses couleurs sont de son invention ; ses gravures aujourd'hui se vendent mieux chez les Anglais que celles de leurs propres artistes ; il a surpris, deviné tous leurs secrets ; il en est d'autres qui lui appartiennent, comme celui de traiter rapidement et légèrement les eaux, les ciels, les fonds, tout ce qui fait le désespoir de la plupart des artistes.

« Observez ici la marche d'un esprit vif et supérieur : il commence par maîtriser les circonstances, par vaincre les obstacles ; il conquiert son talent. Ce n'est pas assez : il aperçoit des

rivaux ; il en triomphe : leurs procédés sont une énigme ; son génie en aura le mot. C'est là que d'autres se seraient arrêtés. Il veut plus : il ne s'agit pas seulement de bien faire, mais de faire rapidement. En gravure ce problême à résoudre est le plus difficile de tous : il est résolu ; Darlaincourt est parvenu à exécuter en six semaines des ouvrages qu'on ne termine qu'en deux ans.

« Que lui restait-il à faire ? D'imprimer un but moral à ses compositions, d'associer la philosophie à l'art. Voilà ce qui couronne ses travaux. Rien de plus piquant et de plus ingénieux que ses caricatures. Je l'engage à traiter le genre comique, à devenir le Dancourt, le Dufresny de la gravure ; car il n'est donné à personne de ressusciter Molière : alors son burin instructif ira guetter les ridicules, les vices, les travers dont abondent nos

villes; il pourra ensuite leur opposer la naïveté des scènes villageoises, dans lesquelles il excelle.

« Un autre aurait fait beaucoup de bruit de ses découvertes, aurait assiégé les bureaux, sollicité les faveurs du Gouvernement, aurait occupé les journaux, mendié des articles, en un mot, n'aurait négligé aucun de ces moyens d'intrigue sur lesquels s'élèvent tant de réputations usurpées. Modeste, heureux dans son intérieur domestique, méprisant trop les hommes pour en attendre quelque chose de louable; et en ceci notre ami Darlaincourt me semble outrer la philosophie; mais cette manière de voir tient à son tempérament mélancolique et fatigué par de grands travaux, par de grands malheurs; trop sage pour avoir de l'ambition, satisfait d'avoir assuré l'aisance de sa famille, il jouit en paix de la nature et de lui-même, au sein d'un

riant hermitage qu'il a reçu de ses pères, et qu'il embellit de ses ouvrages.

« C'est là qu'assis avec lui à une table frugale, dont l'amitié faisait les honneurs, où présidait la douce confiance, j'ai recueilli ces détails de sa vie. Sa vie! elle est dans ses travaux, son bonheur dans l'obscurité.

« Mes amis, nous tâcherons de lui ressembler. — Oui, oui! s'écrièrent Alexis et Stéphanie. — Est-il marié? ajouta Cécile timidement. — Il a le bonheur de posséder une femme simple, douce, bonne, et renfermée dans le cercle des soins domestiques. — Je saurai à mon tour l'imiter, si jamais... — Ma chère Cécile, je viens d'écrire à vos parens pour obtenir leur consentement. » La joie et la rougeur couvrirent le front de Cécile.

L'heure du souper était arrivée: on se leva gaîment, on soupa de même.

Alexis chanta quelques couplets : M. Belmont en fut touché jusqu'aux larmes. En contemplant autour de lui ce spectacle d'innocence et de bonheur il se dit tout bas : « Voilà donc mon ouvrage ! Ah ! combien le nombre des misères humaines serait diminué si chacun, se résignant à sa situation, contribuait du moins à rendre heureux tout ce qui l'entoure ! C'est un devoir sacré.

CHAPITRE XXVI.

Lettres en style mélancolique.

DORSAN avait inutilement promené son ennui; il rentra chez lui mécontent, accablé de vapeurs, accusant Julie d'une nouvelle perfidie, et se reprochant d'avoir eu la faiblesse de croire à l'avis qu'il en avait reçu.

Cet avis était cependant véritable : une lettre d'Elmire vint le confirmer. Elmire, entraînée par sa tournure d'esprit, passionnée à saisir dans les romans tout ce qui lui paraissait avoir quelque rapport avec la situation de son ame, était parvenue à former son style sur celui de Werther, de D... et de Valerie. Ces livres ne la quittaient

jamais. Après ces ouvrages, ceux de Mme Radcliffe et de M. Regnault-Warin faisaient ses délices. C'était par suite du même goût qu'elle préférait les mélodrames des boulevards aux chefs-d'œuvres du Théâtre-Français. Elle aimait à nourrir son imagination de scènes ténébreuses, de projets extraordinaires, d'aventures sanglantes : elle aurait voulu mettre sa vie entière en coups de théâtre; et pour débuter elle se proposait de signaler ses liaisons avec Dorsan par un trait qui la placerait au rang des premières héroïnes du siècle. Ce fut dans ces dispositions qu'elle lui écrivit les lettres suivantes.

Elmire à Dorsan.

« Il est trois heures : le jour ne tar-
« dera pas à paraître...

« Que la nuit paraît longue à la dou-
« leur qui veille !

« Voilà l'instant où les fantômes se « dissipent, et se retirent du sein des « ténèbres dans celui des nuages, ce « frais et mobile berceau où ils s'en- « dorment pendant le jour. Celui qui « habite chaque nuit auprès de moi « vient de disparaître le dernier : qu'il « était sombre ! il semblait respirer le « malheur....

« Le malheur !... il présente à tous « les mortels une coupe fatale ; mais « il force surtout de s'y abreuver à « longs traits l'être privilégié et rare « auquel la nature a fait le don splen- « dide de la sensibilité.

« L'aquilon souffle dans les rameaux « humiliés de la forêt qui incline sa « tête flétrie et dépouillée de verdure ; « ses gémissemens portent au fond de « mon cœur l'impression d'une tris- « tesse douloureuse : nos années tom- « bent derrière nous comme ces « feuilles.

« Il fait froid; je suis mal: un souffle « glacé me pénètre. L'oiseau som- « meille encore; les étoiles seules scin- « tillent silencieusement.... Que ne « puis-je prendre mon vol, et m'élever « jusqu'au trône de ces sphères tran- « quilles qui sont, dit-on, l'heureux « domicile des ames pures, lorsque le « trépas, les rendant à leur origine cé- « leste, les dégage de la prison des « besoins, et déchire le voile de la ma- « térialité !

« Un météore vient de briller à l'oc- « cident; il s'est évanoui, et sa lu- « mière fugitive n'a fait que m'éclairer « sur l'obscurité devenue plus pro- « fonde. Je méditais cette image de « nos félicités lorsque la cloche du « couvent voisin a retenti par trois « fois... Ces sons mélancoliques qui se « mêlaient aux longs mugissemens des « vents; ces arbres balançant leurs ci- « mes émues; partout et autour de moi

« ce deuil universel; ce cri de mort
« que redisaient les échos du pieux
« monastère : tout m'a plongée dans
« des pensers solennels.

« Et je me disais : que ne puis-je, à
« l'exemple de ces vertueux cénobi-
« tes, déposer toutes mes passions sur
« les marches du sanctuaire, et ré-
« pandre dans le sein de l'Eternel cette
« surabondance de flamme qu'il al-
« luma au fond de mon cœur, comme
« un volcan destiné à se consumer et
« se dévorer lui-même !

« La cloche du couvent se fait en-
« core entendre... Elle frappe des sons
« plus doux, et qui expirent mollement
« dans le silence universel. Peut-être
« en ce moment une ame sainte monte
« vers l'Eternel, et que la terre re-
« tombe sur sa dépouille mortelle
« qu'elle couvre et qu'elle dérobe aux
« regards des hommes, comme ces tré-
« sors qu'ils sont indignes de posséder.

« Repose doucement, qui que tu « sois ; te voilà affranchi du tribut des « misères ; ta dette est payée, ton exil « fini ; l'éternité est à toi.... Revêtu de « tes ailes de feu, génie nouveau, as- « socié aux joies infinies et pures, tes « regards n'aperçoivent plus notre « globe de boue : le jour qui luit pour « toi ne s'éteindra plus.

« A chaque instant de nouvelles « étoiles montent et descendent à l'ho- « rizon. Voilà l'image des générations « humaines ; voilà l'image encore des « sentimens divers qui s'élèvent, « meurent et renaissent dans notre « cœur.

« Comment mon faible cœur a-t-il « passé ainsi de l'indignation à l'at- « tendrissement ? D'où vient que je « verse des pleurs mélancoliques et « délicieux ? Ah ! c'est que je réfléchis « de toutes parts les harmonies inef- « fables dont la nature m'a entourée

« en cet instant. Que ce langage des « êtres, en apparence insensible, est « éloquent ! qu'il est doux de laisser « venir jusqu'à soi toutes ces voix se- « crètes qui sortent à la fois de tous « les élémens, de tous les objets qui « vous environnent ! Croyez-vous « que ce soit sans un dessein secret de « la Providence qu'au moment où je « repasse dans ma sombre pensée mes « peines cruelles, tout m'avertisse que « la douleur nous fut imposée avec le « fardeau de la vie ? Cette nuit, ce « vent d'automne, cette cloche, cette « mort ne forment-ils pas des accords « sublimes qui renforcent et soutien- « nent cette grande harmonie mélan- « colique ? Elle varie à chaque instant, « et mon ame pénétrée se laisse aller « à toutes ses impressions.

« Les cordes de ma harpe viennent « de frémir. Je veux soupirer un chant « d'amour et de douleur. »

Romance ossianique.

Ami tendre m'a délaissée ;
Mes jours ne sont que tristes nuits :
Il a mon cœur et ma pensée ;
Plaignez mes douloureux ennuis.

Si connaissez amour extrême,
Savez combien il fait souffrir :
Vivre c'est voir l'objet qu'on aime ;
Lorsqu'il s'éloigne il faut mourir.

Dès que revient la tendre aurore
Je mêle mes pleurs à ses pleurs :
Tout à mes yeux se décolore ;
Les pavots sont mes seules fleurs.

Ces bois, leur sauvage retraite,
Leur deuil, charment mon sombre cœur :
Des noirs cyprès l'horreur muette
Semble conforme à ma douleur.

Sur les bords du torrent qui tombe,
Rêveuse, me plais à m'asseoir :
Ce gouffre deviendra ma tombe
S'il me faut ne plus le revoir.

Voyez cette feuille flétrie
Qu'emportent les flots et les vents :
Ainsi nos plaisirs et la vie
Roulent dans l'abyme du tems.

On placera mes tristes restes
Sous l'arbre témoin de nos jeux ;
Alors ces ombrages funestes
Deviendront chers aux malheureux.

Ils diront : Paix à douce amie ;
Elle éprouva de cruels maux :
Sous la tombe elle est endormie ;
Gardons de troubler son repos.

« Pendant que je soupire mes plain-
« tes l'horizon commence à blanchir ;
« le chalumeau du pâtre m'a répondu
« dans le lointain ; les oiseaux essaient
« leurs premiers chants d'amour ; l'au-
« rore étend enfin un voile de roses
« sur le front des cieux embellis de
« clarté ; l'espérance renaît de toutes
« parts avec la lumière : il semble que
« ses rayons bienfaisans descendent
« au fond de mon cœur, et l'échauf-
« fent doucement.

« Soleil, astre consolateur, je te
« salue !

« Mais, brûlés du poison de l'in-
« somnie, mes sens appellent le som-

« meil ; je cède à ses pavots, je lan-
« guis, je succombe. »

SECONDE LETTRE.

Elmire à Dorsan.

« Quel sommeil affreux !... celui
« d'un criminel n'est pas plus agité,
« et cependant

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

« Il m'a semblé que je roulais au fond
« d'un précipice... et tout à coup un
« spectre s'est élevé du centre de cet
« abyme ; il m'a saisie, entraînée... Je
« ne sais ce que je suis devenue : mais
« lorsque je me suis réveillée j'ai
« senti ma poitrine embarrassée ; une
« sueur froide a coulé de mon front,
« et tout mon corps a frissonné.

« Ah ! j'ai voulu en vain m'abuser ;
« c'est en vain que j'écarte une image
« funeste, que j'évite même à pro-
« noncer le mot qui me tue.... Vous

« m'avez trompée, Dorsan !.... Dis, « cruel, que t'ai-je fait ? Je t'ai accablé « de ma tendresse ; voilà mon crime ! « Pourquoi t'ai-je vu ! pourquoi as-tu « recherché la malheureuse Elmire !

« Je n'ai pas calculé les suites de cet « entraînement ; j'ai cédé à un ascen- « dant irrésistible : j'étais heureuse de « tout le bonheur que je te donnais. « Laissons, disais-je, aux ames froides « les préjugés et même le dogme de la « pudeur ; bravons l'opinion : dans les « torrens de délices où nos ames se « noient le vain bruit des discours « des hommes peut-il arriver jusqu'à « nous ? Qu'on est heureux de pouvoir « tout sacrifier à un amant idolâtré, « tout, jusqu'à sa réputation même !

« Je l'ai perdue pour toi ; il ne me « reste que mon amour.... Non, non, « ne crois pas m'échapper : tu m'ap- « partiens par tes sermens, par mes « bienfaits. »

TROISIÈME LETTRE.

Elmire à Dorsan.

« Je continue à m'égarer sous le « dôme mélancolique des ténébreuses « forêts... C'est là que je retrouve mes « souvenirs et mes douleurs ; j'associe « quelquefois le rêve de ma félicité « passée à mon infortune présente... « et du fond de ces images, à la fois « douces et sombres, il me semble que « je vois sortir des tempêtes.

« J'étais assise il y a quelques instans « sur une roche solitaire ; j'ai vu sortir « de ses flancs un serpent... Il m'a me-« nacée en lançant de mon côté un re-« gard chargé de fiel et de sang ; il s'est « perdu dans les bruyères, d'où ses « sifflemens sont parvenus jusqu'à « moi. Je me suis levée épouvantée ; « mais, soit l'effet de mon trouble, soit « plutôt celui de ma situation, un poi-

« son secret envenime depuis cet ins-
« tant toutes mes pensées; elles ne res-
« pirent que fureurs.

« Lorsque je feuillète mes auteurs
« favoris, le solennel Shakespear et le
« mélancolique Ossian, mes mains et
« mes yeux retrouvent toujours des
« pages de vengeance.

« Crains la mienne; oui, redoute
« une amante outragée. Je veux laisser
« un exemple à ceux qui seraient tentés
« de t'imiter; le châtiment de ta per-
« fidie. Te poignarder, expirer sur ton
« corps sanglant... quelle joie ! quelle
« volupté !

« La nature elle-même est complice
« de ta perte; de toutes parts des pré-
« sages sinistres l'annoncent. Hier je
« contemplais les eaux du torrent; un
« orage les avait grossies, et imprimait
« aux cascades tumultueuses un mou-
« vement plus pittoresque, un mugis-
« sement plus vaste.... Cette horreur

« majestueuse frappait mes sens: j'ou-
« bliai que je tenais à la main un por-
« trait; il m'échappa, et glissa au fond
« de l'abyme. J'accepte le présage,
« m'écriai-je; le perfide périra; et
« aussitôt toutes les voix de l'abyme et
« les échos des rochers, d'un ton mo-
« notone, lamentable, et qui avait
« quelque chose de solennel, redirent:
« Il périra!

« Je regagnai à pas lents un bocage
« solitaire, témoin doux et discret de
« nos premiers plaisirs. L'astre du soir
« qui se levait jetait sur ce fond de ver-
« dure sombre de larges bandes de
« moire argentée, qui ondoyaient au
« souffle des zéphyrs. Mon imagination
« frappée crut voir une de ces tentures
« funéraires où des larmes d'argent
« brillent sur des voiles de deuil. Je
« m'approchai. Dieux! la terre était
« fraîchement remuée : une pierre sur
« laquelle était gravée une inscription

« m'apprit qu'on y avait enterré de-
« puis peu la victime d'une passion
« infortunée : je laissai échapper une
« larme sur la tombe. Du creux d'un
« arbre l'orfraie poussa trois cris si-
« nistres. Je m'éloignai en pâlissant.

« Réfléchissez sur ces rapports. »

QUATRIÈME LETTRE.

Elmire à Dorsan.

« Oui, mon amour l'emporte; re-
« viens, et tout est oublié; reviens
« m'enflammer d'un autre délire. . . .
« Mais songe que ce seul instant est
« accordé au repentir. Le tems mar-
« che; et lorsque l'heure de la ven-
« geance aura sonné il sera trop tard
« pour obtenir le pardon. »

CHAPITRE XXVII.

Réponse en Vaudeville.

« Cela est extrêmement original, dit monsieur Dorsan après avoir lu ce recueil; mais il faut avouer que mes bonnes fortunes commencent à m'embarrasser. De quatre femmes, l'une, beauté mûre et expérimentée, veut m'enlacer dans les liens du mariage: (ah, madame de Saint-Albans! c'est tout ce que je pourrais faire pour votre nièce.) celle-ci, naïve et tendre, veut mourir parce que j'ai manqué à l'une de ces promesses que l'on fait sans cesse et que l'on ne tient jamais. Je sens au fond de mon cœur des remords; mais il ne s'engagera point.

Pauvre Cécile !... Mon esprit se trouble; je ne veux plus y songer. Pour Elmire, beaucoup plus sentimentale, elle s'occupe, avec une douceur charmante, avec une amabilité toute particulière, du projet de me faire assassiner. Du moins Julie se borne à me mystifier.

« Voilà des occupations. Commençons par répondre aux lettres bouffonnes d'Elmire. »

RÉPONSE.

Dorsan à Elmire.

« Votre style est extrêmement di-
« vertissant; votre courroux l'est da-
« vantage. Il manque cependant deux
« choses bien importantes à votre nar-
« ration germanique; vous ne vous
« consolerez jamais de les avoir ou-
« bliées. Quoi ! tracer un pareil chef-
« d'œuvre sans y encadrer une tour

« du Nord et un clair de lune! quelle « distraction! ou plutôt quel excès de « passion! Entraînée par la passion, « vous n'avez vu qu'elle.

« Vous voulez me donner une leçon « de constance; je vais vous en donner « une de goût, et nous serons quittes.

« Une aimable Française doit dans « ses portraits laisser aux habitans du « Nord leurs teintes locales. Dans ces « pays, où la nature semble expirer, « tout rappelle les idées de mort; l'as-« pect monotone des sites et du climat « ramène des pensées tristes et uni-« formes. Voilà ce qui explique, ce « me semble, le caractère particulier « de la littérature septentrionale, qui « roule dans un cercle sombre et borné. « On croirait que sa lyre n'a qu'une « corde.

« Pour nous, favorisés d'un ciel plus « doux, et qui, par notre légèreté, « notre inconstance, tenons quelque

« chose de celle de notre atmosphère ;
« nous, véritables enfans de la folâtre
« Vénus, laissons à ceux de l'Ourse pe-
« sante leurs longues rêveries et leur
« tristesse solennelle.

« Qu'est-ce d'ailleurs que cette mi-
« sérable superstition des présages
« fortuits ? Que signifie cet art puérile
« d'associer les objets que nous ren-
« controns à tous nos sentimens? Quel
« rapport y a-t-il entre une cloche qui
« sonne, entre une fleur qu'on effeuille
« et nos affections secrètes? Il faut être
« bien peu pénétré pour s'attacher ainsi
« à tous les accidens extérieurs. C'est
« renverser les causes et les effets; c'est
« porter à la fois dans le monde phy-
« sique et dans le monde moral une
« ignorance stupide; c'est être au des-
« sous de l'enfant qui s'empare de
« tout ce qu'il voit sans le connaître,
« sans l'apprécier. On appelle cela, je
« crois, des harmonies : c'est l'har-

« monie de la sottise et du néant.
« Creusez le plus avant que vous vou-
« drez, vous ne rencontrerez pas un
« autre résultat.

« La vérité est quelque chose de si
« respectable, qu'on veut la retrouver
« jusque dans les illusions même; et
« c'est en ce sens que le poète a dit :

» Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

« Tel est, belle Elmire, l'avis d'un
« cercle entier d'hommes instruits au-
« quel je viens de communiquer votre
« recueil ossianique. Nous avons beau-
« coup ri.

« Mais achevons notre système d'é-
« changes : vous m'avez adressé une
« romance; je vous envoie un vau-
« deville : puisse-t-il m'acquitter de
« tout ce que je vous dois ! »

Votre cœur, comme votre style,
Est donc bien noir :
L'un plus que l'autre était facile,
Un certain soir

Ces fantômes, avec mystère,
Au loin épars,
Me montrent votre esprit, ma chère....
Dans les brouillards.

S'il faut que tout perfide expire
A vos genoux,
Votre bras ne pourra suffire
A tant de coups.
Ici votre douleur profonde
Joue un gros jeu :
Irez-vous dépeupler le monde,
Et pour si peu?

Sur la guimbarde ossianique,
Triste a-mi-la,
Ce que rêve mélancolique
On appela,
Faute de mieux, le pathétique
De Comala:
Savez comment riment en *ique*
Ces vapeurs-là.

D'Ossian la gaîté charmante
Me plaît assez :
Des torrens... la clarté sanglante
D'astres glacés....
Tomber, quelle bonne fortune !
Sous des cyprès !...
Autre chose est un clair de lune
Chez les Français.

Ils ont tort : vive la tristesse !
Vive l'ennui !
C'est par l'ennui qu'on intéresse;
On plaît par lui;
L'ennui donne seul du génie....
Chassons les jeux,
Et bâillons de mélancolie; (1)
C'est être heureux.

---

(1) On connaît le système célèbre qui fait dériver le génie et le bonheur de la mélancolie.

CHAPITRE XXVIII.

Le Quiproquo.

DORSAN fit parvenir cette lettre à son adresse, et s'habilla pour se rendre à un bal masqué dont le fidèle de Croisy lui avait apporté des billets.

Au moment où il sortait une voiture coupa la sienne : il n'y fit pas attention. Il arrive, il parcourt la salle sans être remarqué de la foule : seulement quatre masques s'attachèrent, sans rien dire, à ses côtés, et partout il rencontra leur physionomie importune. De Croisy s'éclipsa. Un des masques le suivit. Ce fut en vain que Dorsan eut recours à toutes les agaceries d'usage; il ne put tirer une seule parole



de ses misérables acolytes. Il essaya, mais aussi inutilement, le persifflage; mit la conversation sur toutes les personnes de sa connaissance, et particulièrement sur Elmire; dit mille impertinences à se faire arracher le masque et les yeux : il ne recueillit de toutes ses avances qu'un silence imperturbable. Il fut piqué. Au moment où il s'avançait pour saisir quelques oranges sur le buffet des rafraîchissemens, il crut remarquer dans les traits de la personne assise auprès des signes particuliers d'intelligence. Il sentit en recevant les fruits qu'on glissait un billet dans sa main; il le saisit avec empressement : l'embarras était de le lire. Tout à coup un flot de masques est poussé vers la porte qui lui faisait face, enveloppe le groupe au milieu duquel il se trouvait en quelque sorte comme prisonnier, et le jette lui-même dehors par la violence de ce mouve-

ment. Dorsan d'ouvrir aussitôt le billet : il n'y trouve que ces mots tracés d'une main inconnue : « On veille sur vous, laissez-vous conduire. » A peine avait-il achevé de lire, qu'il revoit auprès de lui le masque qui avait suivi les pas du cher de Croisy, « Le tems presse, lui dit le masque officieux ; on est déjà sur nos traces ; entrons dans ce cabinet, et changeons de dominos. » Dorsan crut reconnaître cette voix, mais sans pouvoir deviner qui pouvait lui tenir ce langage.

Déterminé à poursuivre l'aventure, il se jette dans le cabinet : il y trouve des glaces, un sofa sur lequel se précipite la femme charmante qui l'accompagne, car c'en était une. Elle ne voulut point ôter son masque : ce fut la seule chose qu'elle refusa à Dorsan. Ils changent de costume, ainsi qu'ils en étaient convenu, et rentrent dans la salle où les trois masques, acharnés de

nouveau après leur proie, se réunirent à Dorsan, revêtus alors de leur uniforme, et entourant sa compagne ; qu'ils prennent pour lui-même.

Ces promenades d'une observation silencieuse n'étaient pas assez gaies pour être prolongées ; le masque que l'on prenait pour Dorsan donna le signal du départ général en sortant le premier : il fut enveloppé, et monta de bonne grâce dans une voiture qu'on lui présenta.

Dorsan fut entraîné dans une autre par un des masques auquel la pesanteur de sa taille ne permit pas de le suivre. Il ne savait que penser lorsqu'il vint à reconnaître et à dire : « encore une femme ! » De son côté elle s'assura que c'était un homme. Mais quelle fut l'épouvante de Dorsan lorsqu'il se trouva en tête à tête avec madame de Saint-Albans qui l'avait rendu le plus heureux et le plus

infortuné des hommes! L'explication fut vive.

Madame de Saint-Albans, après les premiers éclats, consentit à abandonner sa nièce, à la condition que les réparations auraient lieu vis-à-vis de la tante. Comme Dorsan se montrait récalcitrant, elle lui montra l'abyme ouvert sous ses pas, lui fit part des dangers qu'il avait courus, lui expliqua le projet auquel, dans les premiers accès de sa colère, elle avait pris part elle-même. Elmire l'avait entouré au bal d'assassins, qu'il n'avait évités que par un miracle. Dorsan soupçonna intérieurement et remercia Julie de l'avoir sauvé; il l'accusa cependant et la maudit tout bas de la bonne fortune étrange et nouvelle qui avait terminé sa journée.

Comme il se trouvait près de sa demeure, il descendit après avoir renouvelé à madame de Saint-Albans,

pour se débarrasser des importunités, mille promesses qu'il n'avait nulle intention de tenir.

CHAPITRE XXIX.

Le double Coup.

Il trouva en rentrant deux billets fort laconiques : le premier était de l'amazone, et ne contenait que ces mots : « Vous avez échappé cette nuit à la vengeance d'Elmire; son frère vous attend à dix heures à la porte du bois de Boulogne. »

Le second était de Julie, et étincelait de persifflage : il finissait ainsi : « Vous savez que je suis une femme capricieuse et extraordinaire... Je vous ai accablé de ma générosité en vous sauvant ; je vous dispense dorénavant de la reconnaissance : de Croisy s'en charge, et je me reproche l'infidélité

assez gaie que je lui ai faite plutôt pour le tourmenter que pour vous rendre heureux. »

Dorsan avait la manie chevaleresque ; il se jeta tout habillé sur son lit, sommeilla quelques heures, se leva, chargea ses pistolets, et se rendit au bois de Boulogne, suivi d'un chirurgien.

Un domestique à livrée l'attendait à la porte Maillot avec deux chevaux : il en monte un, et ils s'enfoncent dans le plus profond du bois. Il y trouva Elmire en habit d'homme, et le pistolet à la main. Ce fut en vain qu'il voulut décliner un combat sans gloire et non pas sans danger; il fut forcé malgré lui de l'accepter. « Il faut avouer que ma destinée est bien étrange, et que mes plaisirs sont fatigans! point de trève. — A votre place, Monsieur. »

On mesure l'espace; ils sont à quinze pas d'intervalle. Elmire tire la pre-

mière : la balle effleure les cheveux de Dorsan, qui affecte de tirer à côté. Ce n'était pas assez pour la vengeance ; on charge une seconde fois les armes, et Dorsan est atteint d'une balle qui lui casse le bras, et le renverse par terre. Après cet exploit Elmire se brûla tranquillement la cervelle, qu'elle n'avait point infiniment saine : on avait remarqué qu'elle avait souvent des aliénations d'esprit. On trouva dans sa poche des lettres sur le suicide.

Qui pourrait peindre l'effroi, l'embarras et la douleur de Dorsan ! Il commença par s'évanouir. Le chirurgien qui l'avait accompagné lui fit respirer des sels, et le rappela au sentiment. On le fit monter ensuite avec beaucoup de peine sur un des chevaux, tandis que l'on plaçait dans une voiture arrêtée à quelques pas le corps sanglant de la malheureuse Elmire, confié à ses domestiques, qui

fondaient en pleurs. On se sépare, on s'éloigne.

Dorsan vint à réfléchir sur les suites que pouvait avoir une aventure aussi funeste : il se rappela que monsieur Belmont avait loué à Passy un modeste pied-à-terre où il passait le tems de la belle saison et les fêtes pendant l'hiver; il pique de ce côté, non sans quelques remords, mais la nécessité le fit passer par-dessus toute considération.

CHAPITRE XXX ET DERNIER.

Tout s'arrange et s'explique.

IL envoya un exprès à monsieur Belmont, et l'engagea à se rendre à quelques pas de sa demeure. Le sage fut surpris; mais il n'hésita point à s'avancer vers lui. Dès qu'il eut vu le sang qui coulait de la blessure de l'infortuné, et la pâleur de son front redoublée par le déchirement intérieur que sa conscience et ses remords lui faisaient éprouver, il abrégea toute explication, et, remettant les reproches à un autre moment, il ne lui dit que ces mots : « Vous êtes malheureux ; venez. »

Monsieur Belmont poussa la délica-

tesse jusqu'à écarter de la présence de Dorsan tous les objets qui auraient pu lui rappeler ses torts. Il le fit conduire, sans être aperçu, dans une chambre haute où personne ne pénétrait, et qui formait un cabinet solitaire. On y dressa un lit : le chirurgien plaça le premier appareil sur la blessure, et recommanda au malade le silence et le calme.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi. Monsieur Belmont venait de tems en tems s'asseoir près du chevet : il ne parlait alors à Dorsan que de ce qui pouvait le ramener à la santé; sa conversation était à la fois pleine de bienveillance et de dignité : il savait concilier, avec un art qui n'appartenait qu'à lui, et ce qu'il devait d'égards à lui-même et ce qu'il devait d'indulgence à la situation de Dorsan.

Celui-ci s'en aperçut; il en fut touché. Il ne dissimula pas à celui qu'il

n'osait plus nommer son ami qu'il devait la vie à ses soins généreux.... Un jour qu'il croyait toucher de plus en plus à la guérison : « Il ne suffit pas, disait-il à Belmont, de conserver ma misérable existence, il faut encore me donner les moyens de l'embellir, de l'honorer peut-être, en m'apprenant quelques-uns de ces secrets que vous avez gardés pour vous seul, en me révélant en un mot les principes, les motifs de votre conduite vraiment extraordinaire. »

Monsieur Belmont pensa que le moment de s'expliquer était enfin arrivé; il le fit en ces termes d'une voix ferme et avec un accent noble et simple.

« Vous le savez, Dorsan, nos pères furent amis : nous fûmes trop tôt séparés l'un de l'autre; nous avons été jetés sous des climats divers, dans des carrières différentes, et enfin l'orage d'une révolution acheva de nous

écarter de la route où nous devions nous rencontrer. Pendant que vous preniez les armes en Allemagne j'exerçais le commerce en Amérique; c'est là que j'ai connu la charmante Anna Miller.. . Vous l'avez connue? . . . dit avec trouble Dorsan qui se remit aussitôt.—Particulièrement. Elle avait alors auprès d'elle son fils âgé de trois ans. — Son fils!... » Monsieur Dorsan ne put achever; il laissa tomber quelques larmes, et son émotion fut au comble.

Monsieur Belmont, qui épiait tous ses mouvemens, affecta de ne s'en pas apercevoir, et continua ainsi : « Laissons un sujet qui paraît vous affecter... Vous me demandez, je crois, l'explication de mes principes : j'avouerai franchement que je suis fâché de voir qu'ils vous étonnent; lorsque vous en connaîtrez l'occasion peut-être votre surprise cessera-t-elle; peut-être concevrez-vous la facilité de les adopter.

Ah, Dorsan! que ne pouvez-vous être pénétré de leur simplicité, et surtout du bonheur qu'ils procurent! Je n'hésiterai pas à relever votre courage par mon exemple : apprenez que ma jeunesse fut plus orageuse que la vôtre; que sous un climat de feu j'ai payé aux passions le tribut de l'âge; que rien alors ne me fut sacré.

« Au bout de quelques années je m'aperçus d'un vide effrayant au fond de mon cœur : mon esprit était mécontent de lui-même; une voix intérieure me criait que je m'étais étrangement mépris sur les sources véritables de la félicité : j'en étais plus altéré que jamais, et rien ne me l'offrait encore; j'étais immensément riche, et la fortune ne m'avait apporté qu'un magnifique ennemi. Les plaisirs de la table et des sens me séduisirent; mais je rougis bientôt de moi-même en voyant que je partageais ces jouis-

sances grossières avec les plus vils animaux, et que cependant la supériorité de ma nature m'appelait à des goûts plus nobles et plus purs. Je me jetai dans l'étude : j'y trouvai un charme plus solide ; mes idées s'étendirent ; je réfléchis, mais sans parvenir à les connaître, sur la nature et sur moi-même. La vanité cependant s'empara de mon cœur, et le dessécha : à force de m'estimer moi-même et de mépriser les autres, je devins égoïste. L'égoïsme se nourrit de préférence, il conduit à l'ambition ; j'en connus les tristes tourmens : je parvins aux premiers emplois de la colonie ; mais que de dégoûts m'abreuvèrent ! qu'il est difficile de contenter les hommes, même avec des intentions pures ! D'ailleurs, je n'adoptais point les principes que je voyais prêts à se développer ; je fus bientôt guéri de ma triste manie, et voici quelle en fut l'occasion.

« Je me promenais un jour au bord de la mer, solitaire ; le mugissement des flots nourrissait mes rêveries ; le jour tombait ; la magnificence d'une nuit étoilée , le spectacle de l'immensité ; tout me disposait à des pensers religieux, et mon ame s'élevait vers l'Être des êtres : tout à coup une malheureuse femme échevelée accourt sur la grève, et se précipite dans les flots. M'élancer, la saisir , la dérober aux vagues , la déposer sur le rivage , lui prodiguer tous les soins , la rappeler à la vie , fut pour moi l'affaire d'un instant.

« Il se fit alors une telle révolution dans toutes mes idées, que je me trouvai un homme nouveau. Soit que la providence m'eût ménagé ce bonheur , soit que la raison m'éclairât pour la première fois , je sentis que c'était jouir par avance des félicités éternelles que de secourir l'huma-

nité, et que c'était en quelque sorte s'associer aux pensées de la divinité même.

« Je tombai à genoux sur le sable : je remerciai le ciel de m'avoir inspiré cette pensée ; je me promis dès lors de commencer une nouvelle vie, et de chercher au sein de l'obscurité mon bonheur dans celui des autres.... J'ai dû à cette révolution des jouissances ineffables.

« Il est tems de vous apprendre le nom de cette femme ; c'était Anna Miller, que je vis alors pour la première fois de ma vie. — Grands dieux ! s'écria Dorsan, suis-je assez coupable ! — Le désespoir de n'avoir plus de vos nouvelles, de ne plus toucher la pension alimentaire qu'elle recevait pour son fils, et qui était le prix pour lequel vous aviez exigé son séjour dans un autre hémisphère où vous deviez la rejoindre, l'effroyable

dénuement où elle se trouvait sur un sol étranger, la douleur, la honte, la misère, tout l'avait poussée à cet attentat sur ses jours. — Qu'est-elle devenue? Parlez. — Elle ne daigna accepter que des secours indispensables, et me pria de la faire recevoir dans un couvent où elle priait pour vous lorsque des barbares l'ont massacrée. — Ah, Miller! ma chère Miller!... femme digne d'un meilleur sort!... Oh, passions funestes!... Ah, malheureux!... Mais mon fils, mon fils, qu'est-il devenu? — Il vit... Il est ici. — Que je le voie: pourquoi ne vient-il pas? Mon cher Belmont, digne ami, pourrai-je jamais m'acquitter... Mais que je voie mon fils... que je le serre dans mes bras!... — Paraissez, Alexis.

Il entra suivi de Stéphanie qui se tenait près de M. Belmont, tandis que Dorsan ne pouvait se lasser d'em-

brasser et de contempler Alexis... « Ah, mon ami ! dit-il en serrant avec attendrissement la main de M. Belmont, daignerez-vous mettre le comble à vos bienfaits en ne séparant point Alexis et Stéphanie : ils s'aiment ; que leur bonheur soit votre ouvrage. J'implore votre générosité. — Je vous remercie de prévenir ma plus douce pensée. — Vous permettrez que la moitié de mon bien serve de dot à Stéphanie ; c'est lui rendre le vôtre. — Mon ami... — Recevez-le, sauvez-le de mes mains ; les vôtres et les siennes en feront un plus digne usage. » Il embrassa étroitement Alexis et Stéphanie. « Achevez de m'instruire ; dites-moi, tendre et cruel ami, pourquoi vous avez si longtems gardé le silence sur ce qui m'intéressait si vivement ; comment, après avoir sauvé mon fils, vous avez sauvé mes propriétés. J'oserai peut-être en-

suite vous interroger sur une infortunée.... Il dit ces derniers mots d'une voix basse et tremblante, et n'osa achever. Alexis et Stéphanie s'éloignèrent par discrétion, et M. Belmont continua en ces termes.

« Je repassai en France pour prévenir le gouvernement des maux qui menaçaient la colonie : j'emmenai le jeune Dorsan, à qui je donnai le nom d'Alexis. Ce changement de nom, celui de ses traits; car il était encore au berceau lorsque vous vous en séparâtes, vous ont empêché de le reconnaître. Mes devoirs remplis envers ma patrie, je songeai à ceux de l'amitié : je vous cherchai au sein de l'habitation de vos pères; elle était couverte de deuil; vos parens n'étaient plus, et vous aviez disparu. Je fus m'asseoir sur une des pierres où nous avions coutume de nous reposer après les jeux de notre enfance : l'i-

mage de votre respectable père vint s'offrir à ma pensée. J'étais plus âgé que vous, et, mûri par le malheur, je résolus de faire ce qu'il aurait fait pour vous; de vous découvrir s'il était possible, de faire suivre tous vos pas, de réparer autant qu'il serait en moi le tort de votre âge, et de vous conduire par le repentir au bonheur.

« Il n'en était plus pour moi; j'avais perdu la mère de Stéphanie, celle à qui je dois les plus heureux instans qui aient embelli mes jours; ma vie depuis ce tems était couverte d'un crêpe. L'idée dont je m'occupais vint adoucir mes ennuis : j'achetai du fruit de mes économies toutes vos propriétés, avec l'intention de vous les rendre, ou du moins de les laisser à votre fils, si l'on ne pouvait découvrir le lieu de votre retraite.

« J'appris enfin que vous habitiez

une petite ville de l'Allemagne où j'avais eu autrefois un correspondant : dès ce moment je fus instruit de toutes vos démarches.... leur légèreté m'affligea et m'empêcha de me faire connaître. Vous devez seulement vous rappeler que vous avez quelquefois rencontré dans vos besoins une main invisible, et un secours inespéré. Ce mot était nécessaire à ma justification.

« Je m'occupais activement de solliciter votre retour en France, lorsque la générosité du gouvernement leva toutes les barrières qui nous séparaient. Je fus à votre rencontre ; vous étiez attendu.... Vous savez le reste. Le silence que j'ai gardé sur Alexis a eu deux motifs : le premier de vous éprouver ; le second d'assurer le bonheur de ma Stéphanie. J'avais été assez imprudent que d'encourager leur tendresse : que devenait

leur sort si vous l'eussiez désapprouvée? Je vous l'ai souvent répété, j'attendais le moment où le bandeau des erreurs se déchirerait. Que de fois ce secret a été sur le point de m'échapper; mais votre légèreté même, venant alors à se déclarer tout à coup, m'avertissait de ne pas le compromettre, de ne pas jouer ainsi le bonheur de deux familles. D'ailleurs, mon ami, combien vous vous êtes éloigné de moi! — Ah! nous ne nous quitterons plus, mon cher Belmont... du moins si je deviens raisonnable; et j'espère le devenir!... Mais vous ne me parlez point d'une infortunée.... — Elle ne le sera point tant que j'existerai. Apprenez, Dorsan, vos derniers malheurs, et souffrez ici quelques vérités dures, mais que l'amitié ne peut ni ne doit vous dissimuler.... Vous avez indignement trompé l'innocence et la vertu: vous en êtes

puni, car la meilleure des femmes, celle qui paraissait destinée à embellir votre vie, celle qui vous avait d'abord choisi, vous rejette aujourd'hui.... Vous n'avez connu le bonheur que pour le perdre sans retour.

« Cécile va former d'autres nœuds.... Achevez de me connaître.... embrassez son époux.... — Qu'entends-je ! vous êtes vraiment un homme extraordinaire. Ah, Belmont ! ah, digne ami !.... Mais croyez-vous obtenir le consentement de madame de St.-Albans ? — Il est obtenu... Apprenez une suite d'évènemens dans lesquels vous êtes mêlé vous-même : on avait concerté un projet odieux ; cette folle de Julie l'a rompu en achetant du domestique qui servait madame de St.-Albans et Astur le secret de ses maîtres : le bruit en a été jusqu'à la police. M. Astur, qui s'est trouvé, d'un autre côté, impliqué dans

une affaire de faux, a été arrêté. Madame de St.-Albans, épouvantée, a cherché un asile chez moi; et, pour obtenir le pardon de ses torts, m'a remis les pièces qui constataient à mon égard les fourberies du praticien: je vais reprendre mon bien que je donne à Cécile. »

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de deux lettres, l'une de madame de St.-Albans, et l'autre de Julie. Celle-ci leur envoyait la vie imprimée de madame de St.-Albans, avec lettres, notes, épigrammes et portraits. Elle finissait par leur annoncer que madame de St.-Albans redevenait comédienne de campagne, et que son plus grand supplice était de jouer les vieilles.

« Elle est véritablement bien punie, s'écria Dorsan. Hélas! je le suis moi-même. Il est une justice qui châtie tôt ou tard et les crimes et même

les vices; nous en sommes ici l'exemple. Julie cependant, Julie triomphe...

Ils ouvrirent alors la lettre de madame de St.-Albans, et ils trouvèrent ces mots: « Je vais quitter la France... J'offre à Julie de s'engager dans ma troupe pour y jouer les grandes coquettes; et son orgueil est obligé d'accepter cette ressource humiliante, car M. le baron de Croisy, après lui avoir gagné au jeu la seule maison qu'elle possédait, vient de disparaître avec les diamans et l'argenterie de la belle, qui ont été volés dans la même nuit. Que l'exemple d'Astur épouvante de Croisy: Astur vient d'être condamné pour des crimes qu'il croyait ensevelis depuis plusieurs années dans des ténèbres que l'œil de la justice a su percer.

« — Oublions ces êtres flétris, dit monsieur Belmont; disposez de ma



maison. Alexis et Stéphanie, après leur mariage, y resteront auprès de vous ; je me retirerai avec ma Cécile à la campagne. Je crois que vous devez éviter ses regards. — Soyez heureux, Belmont.... Lorsque j'en serai plus digne j'oserai peut-être me présenter devant vous : en attendant j'ai grand'peur d'être toujours un assez mauvais sujet. — Dorsan, je livre tout ce qui vient d'arriver à votre méditation... ces leçons vous convaincront sans doute de cette grande vérité, que *l'apparence du bonheur n'est pas le bonheur, et que l'honnête homme n'est jamais malheureux, quels que soient à son égard les torts de l'aveugle fortune.*

FIN D'HEUR ET MALHEUR.

DEUX

SOIRÉES HISTORIQUES,

ESSAI.

NOTE
DES ÉDITEURS.

PARMI les jeux que ramènent pour les oisifs de salon, au fond des vieux châteaux, les longues soirées du mélancolique automne, on a distingué celui qui consiste à tromper ou à redoubler l'ennui de la société par le récit de quelques aventures romanesques.

Ce rôle échut pour deux soirées à un poète un peu lourd

près d'une femme un peu légère. Ce cahier, qui ne contient que des esquisses, lui fut escamoté par un amateur des boulevards, qui se propose d'en tirer le plus grand parti pour un mélodrame, qui est, comme on sait, le *non plus ultrà* du bon goût. Il serait inutile d'instruire le lecteur des circonstances qui ont fait tomber cet Essai entre nos mains ; il nous semble qu'il n'est point terminé, et que ce genre de littérature assez neuf pourrait être continué avec succès.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

De tous les romans, le premier c'est l'histoire. . . . .
. . . .

PREMIERE SOIRÉE.

LES INFORTUNES ET LES AMOURS DU ROI CHARLES VI.

DIALOGUE

entre un Poète un peu lourd et une Femme un peu légère.

CHAPITRE PREMIER.

ISABEAU DE BAVIÈRE.

LE POÈTE.

VOULEZ-VOUS connaître à quel point l'ambition peut dégrader toutes les facultés d'une femme? écoutez l'histoire d'Isabeau de Bavière.

Une intrigue de la duchesse de Brabant, esprit délié, et, comme le dit

Froissard, imaginant toutes choses, l'intérêt de la maison de Bavière, préparèrent l'hymen de la jeune princesse avec Charles VI, qui n'était alors âgé que de dix-sept ans.

On cemmença par lui vanter les charmes d'Isabeau.

ZÉLIDE.

L'adolescent dut s'enflammer très-facilement à cet âge duquel un poète a si bien dit : Heureux âge où toute mortelle est Vénus !

LE POÈTE.

Isabeau, d'ailleurs, véritable fleur de beauté, ajoutait à l'éclat de ses charmes celui de la parure la plus recherchée ; et ici je ne puis m'empêcher de citer les expressions naïves de Brantôme (1) : « On donne le los a « Isabeau de Bavière d'avoir apporté

(1) Brantôme, *Dames illustres.*

« en France les pompes et les gorgias-
« petés pour bien habiller superbe-
« ment et gorgiasement les dames,
« lesquelles, à voir dans les vieilles ta-
« pisseries de ce tems des maisons de
« nos rois, ne sont que toutes drôle-
« ries, bifferies, grosseries au prix
« des belles et superbes façons, coëf-
« fures, gentilles inventions et orne-
« mens de notre royne. »

Sous prétexte d'un pélerinage Isabeau se rendit à Saint-Jean-d'Amiens. Le duc Frédéric, son oncle, l'accompagnait; la duchesse de Brabant s'y rendit, et Charles y vola. Il marqua de si vifs transports dès cette première entrevue, que le connétable de Clisson s'écria : « Par ma foi cette dame nous
« demeurera; le roi n'en peut ôter ses
« yeux. — Elle me plaît beaucoup,
« ajouta Charles. » Et s'adressant au seigneur le plus proche : « Monsieur
« de Rivières, dites à mon oncle de

« Bourgogne qu'il termine promptement
« ment la chose. »

ZÉLIDE.

Princes et rois vont très-vîte en amours. (1)

LE POÈTE.

Le mariage fut célébré à Amiens avec une pompe extraordinaire. Charles était jeune et prodigue. « Là où son « feu père, dit Juvénal des Ursins, « donnait cent écus, lui en donnait « mille (2). » L'ivresse d'Isabelle était égale à la sienne; elle mesurait avec orgueil le premier trône du monde où sa beauté venait de la faire asseoir.

O aveuglement des hommes! avenir, puissance obscure, inconnue, ah! si alors tu avais dévoilé tes secrets à ce couple maintement plongé dans

(1) Voltaire, *Pucelle*, chant 1.

(2) Juvénal des Ursins, sous l'an 1389, p. 92. *Hist. des Reines*, t. 3, p. 227.

une joie dont il n'apercevait pas le terme, quel sombre et morne effroi aurait repoussé loin de leurs lèvres la coupe des plaisirs dans laquelle ils s'abreuvent à longs traits! O prince infortuné! cette même main que tu couvres de baisers brûlans te refusera jusqu'à l'aliment de tes misérables jours!.. Mais que fais-je? et pourquoi anticiper sur les évènemens ? Continuons.

La naissance de deux fils redoubla encore la passion de Charles; elle n'eut plus de bornes : ce fut alors qu'il voulut que la reine fît son entrée solennelle à Paris. Le génie des arts, courtisan assidu, développa tous ses prestiges dans des fêtes magnifiques, mais marquées au sceau des idées alors dominantes : ainsi à la galanterie la plus raffinée se mêlait la plus naïve mysticité (1).

(1) Voyez tous les auteurs du tems.

ZÉLIDE.

Deux choses qui s'allient très-bien.

LE POÈTE.

Des femmes presque nues, déguisées en Vertus, figuraient à côté des Grâces et des Muses; des Anges succédaient à des Satyres, et la Vierge Marie à la belle Vénus : ce mélange du sacré et du profane n'avait alors rien de ridicule. Ces scènes se renouvelaient à chaque carrefour d'une manière piquante : on passait, par manière de récréation, d'une métamorphose tirée d'Ovide à un chapitre de l'Ancien Testament. Partout des fontaines de lait, de vin et de miel; partout le spectacle de l'abondance donnée en représentation.

Vous avez entendu parler de cette magnificence romaine qui fit tendre au-dessus du cirque une toile parse-

mée d'astres figurés en or : on étendit au-dessus du Pont-au-Change un ciel de tafetas bleu fleurdelysé en or; et au moment où la reine passa, un voltigeur, sous les traits d'un ange, soutenu sur des ailes artificielles, descendit des tours de Notre-Dame, plaça sur la tête d'Isabelle une couronne étincelante d'or, de diamans et de pierreries; et, retournant dans les airs par les mêmes ressorts, sembla remonter au ciel, dont il avait accompli le message (1).

ZÉLIDE.

Voilà qui est du dernier galant !

LE POÈTE.

Je vous fais grâce des vers.

ZÉLIDE.

Je suis curieuse.

---

(1) Juvénal des Ursins, *loc. cit.*

LE POÈTE.

C'est un madrigal dans le style du tems :

Dame enclose entre fleurs-de-lys,
Reine, êtes-vous du paradis ?

ZÉLIDE.

C'est de l'impiété en mauvaises rimes.

LE POÈTE.

Elle a toujours été plus à la mode qu'on ne pense.

D'autres fêtes succédèrent ; elles furent marquées par un évènement qui acheva d'ébranler le faible cerveau de Charles VI.

Dans le milieu de la nuit, au moment où la licence la plus effrénée régnait dans le bal, et confondait tous les rangs, le monarque paraît déguisé en Égypan, groupé par quatre satyres retenus par la même chaîne. Il agaçait la

duchesse de Berry, lorsque le duc d'Orléans, qui tenait à la main un brandon, l'approche par un mouvement de curiosité, de jalousie ou d'ivresse : la flamme gagne le vêtement combustible d'un satyre, s'étend de proche en proche ; le roi en est enveloppé ; il périssait si la duchesse ne l'eût couvert précipitamment de sa robe.

Le tumulte que cet accident produisit favorisa un désordre moins dangereux. Tous les historiens s'accordent pour rendre cette nuit complice des plus singulières aventures. « Il s'y « passa, selon Juvénal des Ursins, « choses fort libres, matières d'a-« mourettes, dont depuis beaucoup « de maux sont advenus. — Toute « la cour était masquée, dit la Chro-« nique de Saint-Denis, et le masque « favorisa tous les excès. »

Cette nuit vit commencer les liaisons du duc d'Orléans avec la duchesse de

Bourgogne ; commerce imprudent et fatal, d'où sortirent des tempêtes.

Mais avant de parler de ces tems déplorables où la France, foulée aux pieds et déchirée à la fois par ses propres enfans et par l'étranger, n'offrait plus qu'un état avili et rayé du rang des nations, contemplons les acteurs misérables de cette horrible tragédie : ils éprouvèrent autant de maux qu'ils en firent souffrir.

ZÉLIDE.

Juste retour des choses humaines.

LE POÈTE.

Violente et faible, précipitant des démarches dont elle n'avait jamais calculé les suites, dupe de ses propres passions, et poussée par leur aveugle impétuosité sur tous les écueils de la politique, Isabelle ne consulta jamais que l'impression d'une fureur irréflé-

chie ; en un mot, elle se montra toujours femme, et jamais reine.

On la vit sans cesse attirer l'incendie, au lieu de l'éteindre, et jeter des ruines sur des ruines, renverser l'état et sa propre maison, détruire tout, jusqu'à son parti.

Au lieu de tenir la balance entre les princes rivaux, elle se fit tour à tour leur alliée et leur ennemie, leur arbitre et leur bourreau.

Épouse atroce, elle avilit le roi, et le laissa manquer d'alimens et de secours ; mère dénaturée, elle proscrivit son fils ; étrangère perfide, elle livra la France aux Anglais....

ZÉLIDE.

Abrégez ces horribles récits.

LE POÈTE.

Je suis trop bon Français pour ne pas tirer le voile sur toutes ces hor-

reurs : mais achevons le tour de cette galerie. L'Orléanais avait toutes les passions, et surtout celle des femmes : hardi, éloquent, impétueux, il asservissait l'état ; et la reine qui, jalouse ensuite de la belle Valentine que le duc avait épousée, se ligua contre lui avec le Bourguignon. Ce dernier avait reçu de l'Orléanais la plus impardonnable injure. Je laisserai parler le bon Brantôme : « Le duc d'Orléans s'était « vanté tout haut, en banquet où était « le duc Jehan de Bourgogne, son cou- « sin, qu'il avait en son cabinet le « portrait des plus belles dames dont « il avait joui. Par cas fortuit, un jour « le duc Jehan entrant dans ce cabi- « net, la première dame qu'il y vit « pourtraite, et se présenta du pre- « mier aspect devant ses yeux, ce fut « sa noble dame et épouse, qu'on tenait « de ce tems très-belle. Qui fut ébahi ? « ce fut le bon époux... Et, ne faisant

« pas cas de ce qui le piquait autre-
« ment, dissimula le tout; et, en cou-
« vant la vengeance, prit querelle
« pour la régence et administration
« du royaume, colorant son mal sur
« ce sujet; et fit poignarder le duc à
« la porte Baudet à Paris, sa femme
« étant morte auparavant, pensez de
« poison (1). »

Vous savez comment le duc de Bourgogne fut par la suite assassiné à Montereau. Ainsi périrent de mort violente, et noyés à leur tour dans le sang, ceux qui en avaient fait couler des torrens lorsque leur détestable ambition divisait tous les Français armés les uns contre les autres ! (2)

L'infortuné Charles VI, fantôme de roi, plus malheureux que le dernier de ses sujets, était plongé dans un dé-

(1) Brantôme, *Dames galantes*, tom. 2, p. 315.

(2) Querelle des Bourguignons et des Armagnacs.

lire stupide : il n'avait ni maison, ni table, ni linge, et demeurait abandonné à la pitié de quelques domestiques qui l'insultaient et le frappaient. Ses enfans partageaient sa détresse : un jour que leur gouvernante avouait au roi qu'ils n'avaient souvent ni de quoi se vêtir, ni de quoi manger : Hélas! répondit l'infortuné monarque, je ne suis pas mieux traité. Il tenait à la main une coupe d'or dans laquelle il venait de boire ; il la donna à la gouvernante pour subvenir aux besoins des héritiers de la couronne.

Ainsi s'appesantissait sur le monarque la punition de ses faiblesses !

ZÉLIDE.

Et Isabelle ?

LE POÈTE.

Isabelle se plongeait dans les voluptés : le luxe et les délices du palais for-

maient, avec la misère publique, le plus effroyable des contrastes. Le duc d'Orléans sortait des bras d'Isabelle lorsqu'il fut assassiné (1). Un jeune seigneur, nommé Louis de Bois-Bourdon, succéda au prince. Il porta dans ses liaisons avec la reine une imprudence que son âge et le mépris qu'on avait pour Charles VI ne purent excuser. Le roi étant allé un soir sur le chemin de Vincennes, où résidait la reine, rencontra à son retour Bois-Bourdon qui allait au château : au lieu de s'arrêter il se contenta de saluer le roi en passant, poussa son cheval, et continua son chemin. Le roi, transporté de colère, commanda au prévôt de Paris de courir après lui, et de le conduire au Châtelet : il fut mis dans un cachot les fers aux pieds, et on lui donna plusieurs fois la question sans

(1) Brantôme, tome 1, p. 62.

qu'il avouât rien. Il fut étranglé la nuit, et son corps jeté dans la rivière. (1)

C'est ce que les auteurs du tems appelaient *justice soudaine*.

ZÉLIDE.

Ah, quel mot!

LE POÈTE.

Aussi atroce que la chose: tout dans ce siècle porte l'empréinte d'une férocité sombre, implacable et audacieuse. Je ne souillerai point vos oreilles du récit de ces fatigantes barbaries. Eh! quel spectacle que celui d'une reine de France ouvrant les portes du royaume à l'Angleterre! d'une marâtre déshéritant son fils!... Il triompha ce fils! et l'odieuse mégère mourut de rage après avoir éprouvé à

(1) Anecdotes des Reines, tome 3, p. 259.

son tour tous les revers, et épuisé goutte à goutte la coupe de l'adversité.

On attribua sa mort à un saisissement de cœur que lui causèrent les outrageuses railleries des Anglais, car ils prenaient plaisir à lui dire en face que le roi Charles n'était pas fils de son mari. (1)

On ajoute que pour épargner les frais de ses funérailles les Anglais, qu'elle avait appelés en France, et qui la méprisaient, ne rendirent aucun honneur à ses misérables restes: on jeta le corps dans un petit bateau qu'un pêcheur conduisit de Paris à Saint-Denis. L'exécration publique accompagna le convoi.

---

(1) Mézeray, Abr. chron. an. 1435; Bouchet, Ann. d'Aquitaine, partie 2, p. 251; Gaguin, fol. 223.

CHAPITRE II.

HISTOIRE D'ODETTE DE CHAMP-DIVERS.

La sombre manie de Charles changée en douce folie. — Comment amour lui rend la raison. — Comment Odette fut aussi bonne que belle. — Comment advint au roi progéniture. — Réflexions morales.

LE POÈTE.

En refusant des pleurs à cette reine abhorrée, vous n'avez pu les retenir sur le sort de l'infortuné Charles VI, privé à la fois de tout secours, de sa raison et d'un royaume.

ZÉLIDE.

Croirais-je que son délire ait eu une cause naturelle; le récit de tant d'horreurs m'en fait soupçonner une...

LE POÈTE.

Dont l'on accusa, non sans fondement, le duc de Bourgogne. Ce fut lui qui suscita le fantôme de la forêt, scène historique qui figurerait à merveille dans un de ces romans dont la machine est la terreur.

ZÉLIDE.

Je n'ai qu'un souvenir confus de ce trait.

LE POÈTE.

Vous connaissez, Madame, la forêt du Mans : le roi y passait accompagné d'un petit nombre de personnes. La chaleur de la saison l'accablait ; il était encore affaibli des suites d'une maladie qu'un philtre avait développée. Plongé dans une rêverie profonde, il avançait en silence : tout à coup, et du fond le plus sombre du bois, s'élance une espèce de spectre à robe

longue et blanche, à voix tonnante, à l'œil effaré, à la démarche imposante. « Tremble, Charles ; on te trahit. » Et il se replonge après ces mots dans l'épaisseur du bois. En cet instant la lance d'un page de sa suite lui échappe, frappe, et retentit sur le casque du roi : ce bruit, cette vision portent le trouble dans l'ame, dans le cerveau de Charles. Atteint d'une fureur subite et insensée, il s'élance, l'épée haute, sur ses gardes qui le désarment : il tombe dans des convulsions. Depuis ce moment fatal il ne recouvra de sa raison que ce qu'il lui en fallait pour sentir toute sa dégradation. Si pour connaître l'auteur du crime il faut, selon un axiôme politique, l'attribuer à celui qui seul avait intérêt de le commettre, le duc de Bourgogne, à qui cet évènement assurait la régence de l'Etat, paraîtra seul coupable.

ZÉLIDE.

Malheureux Charles !

LE POÈTE.

Ici va s'offrir le plus intéressant des spectacles; la voix d'une femme aimée enchantera tous les maux de l'infortuné. Quand toute la nature l'abandonne, lorsque tout est muet autour de lui, lorsque l'hymen, l'amitié deviennent, hélas ! ses bourreaux, ou s'éloignent en gémissant, lorsqu'enfin, triste objet de ridicule et d'horreur, ce roi, dépouillé, n'offre plus qu'un front abattu, un corps flétri par les souffrances, une ame dégradée par l'excès de l'humiliation, deux femmes, oh ! que bénie soit leur mémoire ! deux femmes, anges consolateurs, conduites par la douce pitié, et peut-être par un sentiment plus tendre, viennent prodiguer à Charles

les soins les plus touchans : un seul de leurs regards fait de sa solitude un Élysée.

ZÉLIDE.

Leur nom ?

LE POÈTE.

La première se nommait *Odette de Champ-Divers ;* elle était fille d'un marchand de chevaux. Sa beauté avait frappé le roi. Isabelle, dit-on, fut la première à la présenter.

ZÉLIDE.

Voilà une femme exempte de préjugés...

LE POÈTE.

Ou d'amour. On prétend que les mauvais traitemens du roi envers Isabelle, qu'il frappait dans ses accès de démence, autorisèrent cette complaisance ; mais ce n'en fut que le pré-

texte. Isabelle fuyait l'aspect des maux qu'elle avait causés, et s'occupait, en procurant au roi ces distractions, de jeter un voile sur les siennes, ou du moins d'en prolonger la durée. Elle se débarrassait ainsi d'une pitié importune, et ne cédait à sa rivale qu'un objet de dégoût et d'horreur.

Un des effets de la démence de ce malheureux prince, lorsqu'il en ressentait les accès, était de refuser de changer de linge; il s'obstinait à croupir dans un lit infect. Mais dès que la belle Odette de Champ-Divers venait à paraître, il rougissait de son état : elle parlait, et il fondait en larmes; elle ordonnait, il obéissait : grâce à son ascendant, il devenait homme; il oubliait ses maux, il voyait luire encore quelques éclairs d'un bonheur qui lui était trop souvent inconnu.

Les tendres soins d'Odette ache-

vaient l'ouvrage de ses charmes; son ineffable complaisance rappelait ainsi à la raison et à la vie un être qui semblait déjà descendre dans le tombeau.

Ce moyen, dit Saint-Foix, était plus naturel que celui qu'on employa dans la suite: on faisait entrer dans la chambre de ce prince dix ou douze hommes barbouillés de noir, et bizarrement vêtus, qui le prenaient sans lui rien dire, le déshabillaient, et le mettaient au lit; il en avait peur, et n'osait leur résister.

Tous les philantropes ont pensé que les remèdes moraux étaient les plus puissans de tous pour guérir la manie. L'exemple d'Odette confirme cette assertion: Charles VI lui dut souvent le retour d'une raison...

ZÉLIDE.

Qu'il perdit sans doute quelquefois dans ses bras.

LE POÈTE.

Une fille naquit de leurs amours : on la nomma Marguerite de Valois, et fut reconnue par Charles VII. (1)

Odette de Champ-Divers portait le nom de la petite reine : elle fut chère à Charles VI, mais moins peut-être que Valentine de Milan.

---

(1) Charles VII la reconnut pour sa sœur naturelle, et la fit légitimer, par lettres datées, à Montrichard, du mois de janvier 1427.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE VALENTINE DE MILAN.

Si la belle Valentine aima le roi Charles. — Quels furent ses enchantemens. — Sa bonté, ses malheurs. — Ses devises. — Le tableau.

LE POÈTE.

Ecoutons le naïf Juvénal des Ursins.

« C'était grande pitié de la maladie « du roi, et ne connaissait personne « quelconque; lui-même se décon- « naissait, et disait que ce n'était lui.

« On lui amenait la reine, et sem- « blait qu'il ne l'eût oncques vue, et « n'en avait point mémoire ni con- « naissance, ni d'hommes ou de fem- « mes quelconques, excepté la du- « chesse d'Orléans, car il la voyait

« et regardait volontiers, et l'appelait « *belle-sœur;* et, comme souvent mau- « vaises langues il y a, on disait, et « publiaient aucuns, qu'elle l'avait *en-* « *sorcelé* par le moyen de son père, « le duc de Milan, qui en son pays « usait de pareilles choses... Et l'une « des plus dolentes et des plus cour- « roucées de ces propos était la du- « chesse d'Orléans, et n'est à croire « qu'elle eût voulu le faire ou « penser. »

Il paraît qu'on a calomnié une liaison de pure amitié.

ZÉLIDE.

Une amitié si tendre ressemble beaucoup à l'amour.

LE POËTE.

Je pense que l'infame Isabelle, jalouse de la duchesse d'Orléans, répandit ces bruits, dont l'injure s'accrut

au point que Valentine fut obligée de quitter la cour.

En effet, le spectacle des grâces unies à la vertu devait être une espèce d'offense pour une cour corrompue, et que cette femme célèbre humiliait à la fois par la supériorité de ses talens, de ses charmes et de son caractère. Tels furent ses enchantemens.

Née avec un cœur sensible, elle se rapprocha de Charles par la pitié, s'intéressa d'abord à ses malheurs, ensuite à sa reconnaissance. Trahie d'abord par un époux volage et qu'elle adorait, elle cherchait à oublier sa propre infortune en soulageant celle d'un prince vers lequel l'attirait sans doute cette triste conformité de situation.

L'assassinat de son époux, immolé à la vengeance et à l'ambition du duc de Bourgogne, la plongea dans une mélancolie qui lui creusa une tombe prématurée.

Toute entière à sa douleur, enfermée dans un oratoire solitaire, elle y passait les jours et les nuits dans les larmes. Deux emblêmes, tracés selon l'esprit du tems, mais touchans, mais pleins d'une expression peu commune, peignent son ame : l'un était un arrosoir jetant beaucoup d'eau, avec la lettre S au-dessus, ce qui signifiait, dit-on, que *seule souvent se soulageait et soupirait.* Autour on lisait cette légende : « *Rien ne m'est plus,* « *plus ne m'est rien.* »

ZÉLIDE.

J'aime cette devise.

LE POETE.

Quoiqu'elle ne soit peut-être, Madame, ni à votre usage, ni dans votre caractère.

On voit cette devise, dit Brantôme, dans l'église des Cordeliers, à Blois,

en sa chapelle. Un peintre en a composé un tableau charmant.

Il a choisi pour le lieu de la scène ce même oratoire : il y a en effet une secrète analogie entre les sentimens tendres et les sentimens religieux. (C'est une remarque que nous avons eu souvent occasion de faire dans le cours de nos conversations.) Un jour mystérieux, mélancolique, dont les nuances semblent celles de la douleur même; une *lumière obscure* s'échappe à travers les vitreaux gothiques qu'une pourpre noire colore. Le sang versé semble s'y montrer : un rideau est tiré; les reflets pâles et verdâtres jettent sur la physionomie de l'infortunée la teinte lugubre, plombée que contractent ces statues qu'on voit pleurer autour des tombeaux. Sa tête pensive retombe sur sa main; ses yeux sont fixés sur sa devise chérie. Le vase semble distiller des larmes, et, symbole de la constance, un chien est à ses pieds.

ZÉLIDE, *se mettant à bâiller.*

Vous m'attendrissez: mais tout cela me paraît si vertueux qu'il confine à l'ennui; vos descriptions pittoresques ont un charme auquel on ne résiste pas. Bon soir, mon cher poète.

FIN DE LA PREMIÈRE SOIRÉE.

SECONDE SOIRÉE.

CHAPITRE PREMIER.

AGNÈS ET CHARLES VII.

Intrigues de cour. — Agnès n'est, comme les autres, qu'une maîtresse vulgaire, endoctrinée par les capitaines de Charles VII, intéressée, hautaine, infidelle. — Le Dauphin la soufflette. — Comme quoi elle s'abandonne à Chevalier. — Des mille sonnets en l'honneur de la chasteté d'Agnès, etc....

LE POÈTE.

Je vais raconter les aventures de la belle Agnès, mais en grave historien: n'attendez pas de moi, Madame, des récits scandaleux et charmans, dans le genre des aventures que l'Arioste

français a décrites; je suis obligé de convenir que Jean Chandos et Monrose et sœur Besogne sont des fictions qui...

ZÉLIDE.

Vous sont assez familières.

LE POÈTE.

J'admire comment le poète a cependant conservé les traits de la nature, dont le nu se fait sentir sous la draperie; en un mot, et pour m'expliquer clairement, ce canevas libertin est vrai; il n'est que brodé. Agnès dut se dire effectivement plus d'une fois :

N'est pas toujours femme de bien qui veut.

ZÉLIDE.

Quoi ! vous allez battre la grande route, et ajouter un chapitre de plus aux lieux communs des infidélités! Hé! montrez-moi l'héroïne dans Agnès,

Soyez Français; que votre tête s'échauffe; que votre style s'élève en me peignant le triomphe d'une femme, qui devient en même tems celui de l'état; mettez Charles à ses pieds, et les Anglais aux pieds de Charles; faites paraître enfin cette Pucelle merveilleuse qui le fit oindre au maître autel de Reims.

Agnès avait un caractère élevé : on lui doit d'avoir changé un prince faible en héros. Eh! plût au ciel que toutes les maîtresses de nos rois lui eussent ressemblé ! Lorsque je m'interroge il me semble que j'en aurais fait autant.

LE POÈTE.

Les femmes n'aiment point les lâches; tout héros est sûr de leur plaire. Je me contenterai de vous rappeler que Charles ne portait point un cœur pusillanime : on l'avait vu au siège de Montereau traverser, malgré une

pluie de traits, un fossé, y plonger ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et escalader les murailles l'un des premiers le glaive à la main. Je conviens que Charles fut voluptueux; mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de blâmer ce penchant. Charles reposait comme Renaud sur le sein d'une autre Armide; il se réveilla comme lui. J'avouerai, pour vous faire plaisir, qu'il dut autant à la belle Agnès qu'au vaillant Dunois; et j'applaudis à ces vers charmans de François I[er], ce galant paladin, grand connaisseur du mérite des dames :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrir,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrir
Close nonnain ou bien dévot hermite. (1)

Mais je penserai toujours que les che-

(1) On les a ainsi traduits en latin :
Lilia dum servas plus Agnes pulchra mereris,
Quàm castus frater, quàmve pudica soror.

valiers de Charles, qui suscitèrent la Pucelle, inspirèrent quelques-uns de leurs sentimens à cette douce Agnès. Elle était digne de les entendre et de les inspirer : voilà son éloge. L'aventure de l'astrologue m'a toujours paru concertée.

ZÉLIDE.

Qu'est-ce que l'aventure de l'astrologue ?

LE POÈTE.

Voici comment l'abbé de Brantôme rapporte ce fait; il parle des dames qui aiment les hommes vaillans, et dit : « Nous en avons un bel exemple « de la belle Agnès, laquelle, voyant « le roi Charles VII amouraché d'elle, « et qu'il ne se souciait qu'à lui faire « l'amour, et mol et lâche, et ne tenir « compte de son royaume, lui dit un « jour, que, lorsqu'elle était encore « fille, un astrologue lui avait prédit

« qu'elle serait aimée et servie d'un « des plus vaillans et courageux rois « de la chrétienté ; que quand le roi « lui fit cet honneur de l'aimer, elle « pensait que ce fût ce roi valeureux « qui lui avait été prédit ; mais le « voyant si mal, avec si peu de soins « de ses affaires, elle voyait bien « qu'elle était trompée, et que ce roi si « courageux n'était pas lui, mais le « roi d'Angleterre, qui faisait de si « belles armes et prenait tant de villes « à sa barbe, dont, *dit-elle au roi*, « je vais le trouver, car c'est celui « duquel entendait parler l'astrolo- « gue. Ces paroles, ajoute Brantôme, « piquèrent si fort le cœur du roi qu'il « se mit à pleurer ; et de là en avant, « prenant courage, et quittant la « chasse et ses jardins, prit le frein « aux dents, si bien que par bonheur « et vaillance il chassa les Anglais de « son royaume. » (1)

(1) Brantôme, *Dames galantes*, tom. 2, p. 241.

Cette révélation merveilleuse d'un devin me paraît avoir sa source dans la même intrigue d'état qui fit mouvoir les ressorts de l'inspiration de la Pucelle.

ZÉLIDE.

Mon cher, vous êtes aujourd'hui très-profond.

LE POÈTE.

Je sors de mon caractère... Je reviens.

La belle Agnès Sorel, demoiselle de Fromenteau, naquit à Loches en Touraine vers l'an 1409. (1)

ZÉLIDE.

Quoi! vous êtes savant en chronologie!

LE POÈTE.

Autant qu'un journal. Agnès res-

(1) Anselme, tome 8, p. 540.

pira à la cour d'Isabeau de Lorraine (1) le goût des plaisirs délicats et d'une instruction variée; elle y puisa le don si rare d'ajouter la séduction de l'esprit à celle des charmes naturels. Voltaire n'a dévoilé que ce corps charmant, sur lequel il promène ses pinceaux : (2) moi, l'ami des mœurs, de la décence, je ne vous parlerai que de son ame céleste et de ses talens enchanteurs. (3)

Cette belle régnait sur Charles VII qui ne régnait pas sur la France, lorsque son luxe, ses apanages, l'éclat enfin d'une fortune dont la misère publique accusait l'insolence, soule-

(1) Femme de ce René d'Anjou qui devint roi de Naples.

(2) Pucelle de Voltaire, chant 1. Opposez à ce portrait celui tracé par Chapelain, et commençant ainsi :

En la plus haute part d'un visage céleste. (L. 5, p. 147.)

(3) *Fuit enim lepida et faceta.* Gaguin, l. 10, fol. 240.

vèrent contre elle et la ville et la cour.

ZÉLIDE.

Pure jalousie.

LE POÈTE.

Exacte vérité : on fut indigné de voir une suivante de la reine, car Agnès était entrée à son service pour que le roi fût au sien plus commodément ; on fut indigné, dis-je, de voir une suivante, une concubine déployer tout à coup la pompe des atours réservés à la majesté royale. *Elle eut dès lors*, dit la Chronique de Monstrelet (1) *toutes plaisances mondaines, comme de porter grands et excessifs atours de robes fourrées, de colliers d'or et de pierres précieuses, et tous ses autres desirs...*

(1) Vol. 3, fol. 26, an 1449.

ZÉLIDE.

Quel excès !... l'état n'est-il pas renversé parce qu'une femme aimable porte des robes brillantes ?

LE POÈTE.

Madame, alors cette parure décidait du rang et des conditions. L'or, l'argent, les pierreries, les fourrures étaient exclusivement réservés aux reines et aux duchesses : en affectant le costume c'était en affecter le titre. Le peuple, dont le sens est toujours droit et le tact toujours juste, murmura : la belle en prit de l'humeur fort mal à propos, et s'écria *que les* Parisiens, qui avaient manqué à la festoyer, *étaient des vilains qu'elle n'honorerait plus de sa présence.* (1) *Le mécontentement augmenta et*

(1) Vol. 3, fol. 26, an 1449.

passa jusqu'aux grands, Agnès s'en étant faite ennemie. Selon la même Chronique (1), *ils la mirent en la mauvaise grâce du dauphin, qui se porta d'abord à des murmures contre les plaisirs du roi son père...*

ZÉLIDE.

La Chronique est naïve.

LE POÈTE.

Et ensuite à des promptitudes. Or, savez-vous ce qu'ils entendent par des promptitudes? Un soufflet. La belle Agnès en reçut un de la main du dauphin. (2) Il faut convenir qu'il n'y a point d'impertinence qui puisse justifier une action aussi brutale, surtout dans un homme de cour : mais

(1) Sainte-Marthe, an 1443.

(2) Annales d'Aquitaine de Jehan Bouchet, part. 4, p. 2 39; Sainte-Marthe, Hist. de Fr., tom. 1, p. 516; Gaguin, Varillas, t. 2, p. 141, *id. in*-4°.

le dauphin était né impétueux, violent. La demande qu'à l'âge de dix-sept ans il fit à son père suffit pour le caractériser : « *Donnez-moi*, lui « disait-il, *pays et terre pour en faire* « *à mon plaisir.* » (1) Dans une occasion il pilla je ne sais quelle abbaye, et enfin il se sépara du roi (2) après avoir essayé de lever l'étendard de la révolte.

ZÉLIDE.

Mais Agnès ?

LE POÈTE.

Agnès en devint plus chère au monarque, dont les prodigalités ruinèrent de plus en plus les affaires ; mais la favorite, selon l'usage, s'enrichissait. Ses dépenses étaient exces-

---

(1) Ann. d'Aquit., Hist. de Fr., Varillas, *loc. cit.*

(2) Il demeura en Flandre, près le duc de Bourgogne, jusqu'à la mort de son père.

sives, et sa famille, (1) dotée d'opulens bénéfices, bravait les reproches publics.

Agnès se retira à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un palais dans une situation délicieuse : d'un côté la vue s'étend sur les plus belles prairies de la France, et de l'autre sur les profondeurs de la forêt (2) consacrée aux plaisirs de la chasse et aux mystères de la volupté. Telle était la position de ce manoir vers l'orient. Une tour carrée regarde l'occident : c'est là, disent bonnement les habitans, que le roi Charles renfermait Agnès lorsqu'il allait à la chasse ; c'est là que, pendant cinq ans loin de la cour, au sein des plaisirs, toujours visitée par le bon Charles, Agnès

(1) Gaguin, in Carol. VII, ¶. 11, fol. 240, édit. Goth. de 1571.

(2) Duchesnes, Antiquités des villes de France, p. 535.

coula la plus douce vie ; c'est là que l'infidélité venait quelquefois varier les plaisirs de son existence, et aiguiser de sa pointe leur fade monotonie; c'est là que Chevalier...

ZÉLIDE.

Il y a long-tems que j'attendais ce récit... Quel était, s'il vous plaît, ce Chevalier ?

LE POÈTE.

Le trésorier du roi.

ZÉLIDE.

J'entends...

LE POÈTE.

Quelles idées, Madame ! qu'est devenue votre délicatesse? Chevalier fut aimé parce qu'il était aimable; c'était une manière de bel esprit, et vous avez vu qu'Agnès se piquait d'en avoir. Si

j'en crois un auteur du tems, Chevalier combattit long-tems sa passion naissante ; sujet respectueux autant qu'amant fidèle...

ZÉLIDE.

Ou... transi.

LE POÈTE.

Comme il vous plaira. Il frémissait de l'idée de trahir un maître qui lui avait donné toute sa confiance. Confident de ses amours, il devint son rival à son insu...

ZÉLIDE.

Et son rival favorisé?

LE POÈTE.

J'en conviens : mais votre impatience est extrême; il est impossible de filer avec vous une aventure. Si votre promptitude et votre sagacité

n'avaient pas abrégé mon récit, je vous aurais peint la gêne de ce pauvre Chevalier, étouffant ses soupirs, et l'embarras d'Agnès, attendant qu'il se déclarât.

ZÉLIDE.

Vous auriez parodié la charmante scène du *Legs*.

LE POÈTE.

Vous avez raison, Madame; tout cela n'est que pure grimace : il est vrai que la bienséance semble l'exiger; mais laissons dire les délicats. Permettez-moi d'égayer le sérieux de cette narration par un incident.

ZÉLIDE.

Volontiers; éclaircissez mes vapeurs s'il est possible.

LE POÈTE.

Le jour, ou plutôt le soir même où

ce bon Chevalier allait être admis dans les bras, je veux dire dans le lit de la belle Agnès, la bougie soufflée, l'acteur dans le costume et dans l'attitude de la situation, on entend un bruit soudain dans la galerie voisine : la lueur des flambeaux annonce le roi. Chevalier pâlit. Où fuir? où se cacher? Agnès, (en pareil cas les femmes ne manquent jamais de présence d'esprit.) Agnès fait cacher Chevalier derrière la tapisserie tendue à la tête du lit : c'est là que le galant malencontreux joue le rôle de témoin, plus fâcheux que celui de rival. Cette tapisserie représentait Vulcain surprenant Mars et Vénus. Le roi la remarque plus que de coutume. Agnès se trouble. Vous-même, Madame, vous craignez un coup de théâtre; rassurez-vous; ce bon roi plaisante sur la situation, Agnès rougit; elle en devient plus belle. Charles con-

tinue ses remarques : Vénus est sans voile, lui dit-il, dans les bras de son amant. Il écarte alors le dernier. Agnès éclipse Vénus, et Charles se transforme en Mars, au grand déplaisir de Chevalier, qui, plus froid que marbre, ronge son frein en silence. Le jour, le jour tardif luit enfin : le roi se retire.

ZÉLIDE.

Voilà le tour de Chevalier.

LE POÈTE.

Il ne paraît point encore. Son amante éperdue s'élance dans le désordre où elle se trouve : sa main tremblante écarte la tapisserie. Chevalier est étendu à terre sans mouvement : un baiser brûlant entr'ouvre ses lèvres décolorées, sur lesquelles une ame nouvelle semble se répandre : l'infortuné ouvre et ferme des yeux noyés de langueur;

le feu de la volupté pénètre dans tous ses sens, qu'elle réveille; sa langue répond à l'aiguillon enflammé qui l'interroge, et il exhale un long soupir; sa tête penchée retombe sur un sein qui palpite : c'est là qu'enivré d'une vie nouvelle, agité d'amour, de reconnaissance, de surprise, il croit passer des ombres du trépas dans les bras d'une Sylphide. La voix d'Agnès ne dissipe son illusion que pour lui créer un bonheur plus grand encore. Ce n'est point un fantôme aérien, subtil, impalpable, comme celui des houris; c'est un corps ferme, élastique, poli qui s'abandonne à ses transports. Il sent frémir, il voit rougir sous ses baisers ce mobile albâtre; enfin, abymé dans un torrent de délices...

Depuis ce jour le bonheur de Chevalier, la sécurité du roi, la beauté d'Agnès et sa fortune augmentaient. Elle obtint en différens tems de la

libéralité de Charles le *comté de Penthièvre* en Bretagne, d'où elle prit le nom de comtesse de Penthièvre; le *château de Beauté* sur Marne, (1) aux environs de Vincennes; les seigneuries de *Roqueserien*, d'*Issoudun* en Berry, et de *Bois-Trousseau*, à quatre lieues de Bourges.

L'ami d'Agnès, le beau Chevalier, ne pouvant taire son bonheur, et cherchant pourtant à le dissimuler, voulant concilier à la fois son amour-propre et sa sûreté, exprima ses sentimens et ses aventures...

ZÉLIDE.

Dans quelque roman ou sous un nom emprunté?

LE POÈTE.

Quoique bel esprit il ne s'en avisa

---

(1) Charles V, dit Christine de Nisan, édifia beauté qui est moult notable manoir.

point ; il eut recours... Je vous le donne à deviner.

ZÉLIDE.

A une mascarade ?

LE POÈTE.

Vous en approchez...... On peut en effet appeler cela une mascarade de l'esprit.

ZÉLIDE.

Je ne vous entends pas.

LE POÈTE.

Il eut recours aux *rébus*.

ZÉLIDE.

On ne s'attend pas à celui-là.

LE POÈTE.

Un rébus est joli quelquefois ; c'était d'ailleurs le *non plus ultrà* de l'esprit du tems.

ZÉLIDE.

Voyons ces rébus.

LE POÈTE.

Prêtez-moi toute votre attention. Le galant Chevalier se fit peindre avec un rouleau qui lui sortait de la bouche, chargé du rébus suivant : on lisait d'abord le mot *tant*, venait une *aile* peinte, puis le mot *vaut*, puis le dessin d'une *selle* de cheval, puis les mots *pour qui je*, et enfin un *mords* de bride; ce qui voulait dire, ainsi que le remarque un profond commentateur : *tant elle vaut celle pour qui je meurs*.

ZÉLIDE, *riant*.

Cela est admirable.

LE POÈTE.

On a vu et l'on voit peut-être encore dans une maison de la rue de la Ver-

rerie, qui appartint à Étienne Chevalier, (1) le rébus suivant, tracé comme un hiéroglyphe autour du cintre de la porte d'une petite cour qui conduit au jardin. Il est gravé sur la pierre en lettres antiques entrelacées de feuilles d'or. On lit : *Rien sur* L *n'a regard.* Sentez-vouscombien cela est joli?

ZÉLIDE.

Je cherche ce que cela veut dire.

LE POÈTE.

Vous ne voyez pas la finesse? *Sur elle*, c'est comme qui dirait *Sorel.* Or, Agnès s'appelait Sorel : voilà donc son nom révélé, mais avec toute la discrétion convenable : c'est un véritable tour de force.

ZÉLIDE.

C'est un tour de génie.

---

(1) Cette maison appartenait dans les derniers tems à Messieurs de Sallo, descendans de l'auteur du Journal des Savans.

LE POÈTE.

On voit dans la même maison une mystérieuse inscription répétée sur deux arcades de pierre; c'est un E antique entouré d'une cordelière.

ZÉLIDE.

Ah! grâce de ces gentillesses.

LE POÈTE.

On assure que le célèbre *Jacques Cœur* eut part à son tour aux faveurs de la belle Agnès.

ZÉLIDE.

Qui? ce *Jacques Cœur,* lequel, si j'ai bonne mémoire, fils d'un marchand de Bourges, devint le plus riche particulier de l'Europe?

LE POÈTE.

Oui, Madame; celui-là même qui prêta à Charles VII deux cents mille

écus pour la conquête de la Normandie ; qui n'employa sa fortune immense qu'à des actes patriotiques, et qui, pour prix de ce beau dévouement, vexé à la cour, condamné à 300,000 fr. d'amende, traîné des prisons de Poitiers dans celles de Beaucaire, se sauva, se mit à la tête d'une flotte contre les Turcs, (1) s'empara de l'île de Chio, et releva sa fortune.

ZÉLIDE.

Voilà un homme que j'aurais adoré, et qu'à la place d'Agnès j'aurais préféré de beaucoup à ce benêt de Chevalier, qu'il fallait renvoyer à ses rébus.

LE POÈTE.

La belle Agnès nomma le généreux *Jacques Cœur* son exécuteur testa-

(1) Voyez son éloge dans Le Gendre, t. 2, p. 550.

mentaire, concurremment avec Chevalier, le médecin M. Robert, et le roi *par-dessus tous*; reconnaissant ainsi à ses derniers momens, et portant dans sa mémoire comme dans son cœur, tout ce qu'elle avait aimé.

ZÉLIDE.

Agnès mourut-elle jeune?

LE POÈTE.

Elle mourut à quarante ans des suites d'un flux de ventre qui lui survint inopinément; ce qui fit croire qu'elle avait été empoisonnée. Elle venait de reparaître à la cour après une longue absence, et elle y reparaissait devant un roi victorieux par ses conseils, et plus épris d'elle que jamais. *Elle accourait lui donner avis*, dit Monstrelet, *d'une conjuration tramée par les siens*. Quelques auteurs ont attribué la mort prématurée d'A-

gnès à la vengeance du dauphin, (1) qui était, ajoutent-ils, le chef de la conjuration. L'expression d'un chroniqueur est charmante : *Agnès ne cessa de plaire qu'en cessant de vivre.*

ZÉLIDE.

C'est une pensée plus digne de terminer un madrigal plutôt qu'une histoire.

LE POÈTE.

Pourrez-vous croire que pour détourner les soupçons on les fit retomber par la suite sur le généreux *Jacques Cœur,* qui se justifia sans peine de cette accusation aussi absurde qu'atroce? (2)

---

(1) *Veneno præbito, ut creditur, à quopiam Delphini, placere simul et vivere desiit.* Bussière, Hist. de Fr. t. 2, p. 519.

(2) Lett. dat. Pasquier, t. 3, lett. 9.

Plaidoyers, arrêts notables, 1644, *in*-8°.

ZÉLIDE.

Je crois tout de la méchanceté humaine.

LE POÈTE.

Agnès fut inhumée en l'église de Loches, qu'elle avait richement dotée.

ZÉLIDE.

Quoi! l'église partager avec les maîtresses de nos rois!

LE POÈTE.

C'était pour sanctifier des présens profanes. Absolutions, menus éloges en vers, éloges en prose, marbres, statues, inscriptions, les fastueux mensonges en l'honneur de la richesse qui les paie, tout fut prodigué à la mémoire d'une femme chérie. La chaste église partagea cette idolâtrie : ici des Amours soutiennent l'oreiller sur le-

quel la tête charmante de la belle Agnès repose ; mais ces Amours s'appellent des anges ; (1) plus loin Agnès est à genoux devant la Vierge, qu'elle semble éclipser. On lit sur le tombeau cette épitaphe, qui explique tout, hormis ce que l'histoire nous apprend des mœurs faciles de la dame de Beauté.

« Ci-gît noble demoiselle Agnès
« Sorel, dame de Beauté en son vi-
« vant, (suivent les titres) . . . .
« . . . . piteuse envers tous
« gens, et qui largement donnait de
« ses biens aux églises. »

ZÉLIDE.

Vous avez raison ; cela couvre tout, explique tout, répond à tout.

---

(1) Tombeau d'Agnès à Loches. André Duchesnes dit que cette figure est si bien taillée que les sculpteurs les plus excellens se tromperaient de faire mieux. *Antiquités des villes de Fr.* p. 534.

LE POÈTE.

Ces monumens sont flanqués de vers élégiaques, de sentences, d'acrostiches où l'on exalte les vertus de la beauté sans pair : « Car, dit le chroniqueur, (permetttez-moi de revenir sur cet objet édifiant) « si était icelle Agnès « moult charitable et large en aumô- « nes, et était prodigue du sien aux « pauvres églises..... et durant sa ma- « ladie eut moult belle contrition et « repentance ; et lui souvenait souvent « de Marie-Magdeleine, qui fut grande « pécheresse au péché de la chair, et « invoquait Dieu dévotement, et la « Vierge Marie à son aide... » etc. (1)

Bientôt la sainteté des mœurs d'Agnès fut reconnue ; la charité pieuse jeta un voile sur ses douces faiblesses, qu'elle essaya de rendre problémati-

(1) Monstrelet.

ques. « L'amour que lui montra le roi « n'était que pour les folies, ébattemens, joyeusetés, et langage bien « poli qui était en elle. » (1)

ZÉLIDE.

A la bonne heure; j'aime ces auteurs décens qui ne disent jamais ce qui est arrivé : l'honnêteté exigerait qu'on bannît ces historiens libertins qui disent sans réserve la vérité.

LE POÈTE.

Hé bien, madame, soyez satisfaite : sachez qu'il exista à Loches un chanoine que j'ai connu, lequel, brave et loyal chevalier de la virginité d'Agnès, composa en son honneur et parangon un *in-folio* rempli de mille sonnets, tous acrostichés, tous consacrés à la vertu d'Agnès. (2)

---

(1) Monstrelet, Jean Chartier, Bellefonts, les modernes.

(2) Historique. *Vid.* les anecdotes des reines et régentes de France.

ZÉLIDE.

Vous me parlez d'un plaisant original.

LE POÈTE.

Il m'a lu cent fois de ses pièces. Les premières m'amusèrent ; le reste m'ennuya horriblement. Comme il me menaçait de la lecture de l'*in-folio*, je songeai à le jeter dans la dispute pour me débarrasser de l'assommante poésie, et nous eûmes ensemble la conversation suivante : — « Vous seriez bien étonné, monsieur le chanoine, vous qui avez passé votre vie à louer la chasteté de la belle Agnès... — Honorable emploi, emploi sacré, auquel je me suis cru appelé par une inspiration céleste qui m'a déjà fait émettre quatorze mille vers acrostiches. Je ne m'en tiendrai pas là ; j'en composerai cent mille... — Daignez m'entendre. — Oui, j'en composerai

esquiver un sonnet acrostiche qu'il composa chemin faisant, et qu'il décocha contre ce qu'il appelait mon erreur.

ZÉLIDE.

Que devinrent les enfans d'Agnès?

LE POÈTE.

Filles de France : elles furent reconnues par Charles VII et par Louis XI, et, comme telles, mariées et dotées très-richement. L'une d'elles, Charlotte, femme de Jacques de Brézé, trop fidèle aux mœurs de sa mère, surprise en adultère, fut poignardée par son époux.

ZÉLIDE.

Le barbare!

LE POÈTE.

Les détails sont horribles. Charlotte, au retour de la chasse, était en-

fermée avec le veneur Pierre Lavergne. Brézé l'apprend, saisit son épée, brise la porte, trouve Lavergne en chemise, et le tue. Sa femme se précipite sous la couverture d'un lit où étaient couchés ses enfans, et se place au milieu d'eux L'époux impitoyable la tire du lit et lui plonge son épée dans le sein. L'infortunée était à genoux; elle tomba morte. (1)

ZÉLIDE.

Ah, l'horreur!

LE POÈTE.

Brézé fut par la suite puni de cet assassinat. (2)

---

(1) Voyez Brantôme, *id.* Chronique scand. de Louis XI, p. 297; Bayle, au mot *Brézé*; Anselme, tom. 1, p. 119.

(2) Voy. Chronique scandal. de Louis XI, p. 297; Bayle, au mot *Brézé*, p. 663, notes *c*, *f*, 9, 1.

ZÉLIDE.

Il est donc une providence.

LE POÈTE.

Tel est, Madame, le récit exact des aventures d'Agnès : les panégyristes, surtout ceux d'une sainte profession, en ont voilé le nombre, que les poètes malins ont augmenté.

ZÉLIDE.

Ainsi tout se balance.

LE POÈTE.

D'un côté Alain Chartier soutient l'honneur de la pudicité d'Agnès, qui, selon quelques historiens, (1) mourut en couche ; et de l'autre Voltaire compte le nombre des faiblesses de cette personne charmante par celui de ses pas. Il y a là de l'exagéra-

(1) Duclos, Vie de Louis XI, t. 1, p. 64.

tion ; car nous ne connaissons que trois amans d'Agnès Sorel.

ZÉLIDE.

Il faut rendre justice à votre impartialité.

LE POÈTE.

Par suite du caractère que vous m'accordez, madame, je dois ajouter à l'histoire d'Agnès celle de sa nièce. (1)

---

(1) Quelques auteurs la font cousine-germaine d'Agnès.

Anecdotes des Reines et Régentes, t. 3, p. 341.

CHAPITRE II.

HISTOIRE D'ANTOINETTE DE MAGUELAIS.

Nièce honnête d'Agnès. — Le Bosquet; la Confidence; l'Aventure. — Bonheur de Charles; Fortune de la nièce.

LE POÈTE.

L'USAGE de voir dans un certain monde les tantes faciles élever et produire une nièce jeune, intéressante, naïve, et qui ne demande enfin qu'à exercer une sensibilité naissante; cette politique par laquelle une femme adroite nomme et s'attache d'avance l'objet qui lui doit succéder, tout ce calcul de la passion intéressée remonte à des tems très-anciens.

ZÉLIDE.

Et ce calcul est souvent très-faux : l'amour est comme l'ambition ; il ne connaît point ce que c'est que la reconnaissance envers des rivaux.

LE POÈTE.

Vous vous éloignez de la question, Madame ; il n'existe plus de rivalité entre une sultane mère et une odalisque favorite : la première, investie d'une considération plus grave....

ZÉLIDE.

C'est à dire de respects.

LE POÈTE.

Précisément.... se retire chargée d'honneurs lucratifs ; renonce à la tendresse pour embrasser le parti des affaires ou de la dévotion ; médit, intrigue, joue et va à la mosquée, tandis

que la seconde figure sur le théâtre des voluptés avec embarras d'abord, et ensuite avec une intrépide assurance qu'elle doit moins à la confiance que lui inspirent ses charmes qu'aux conseils de l'amie solide qui, vétéran des amours, lui enseigne tous leurs pièges, et la conduit pas à pas dans le labyrinthe des séductions. C'est elle qui lui révèle l'art des caprices; qui lui apprend à mêler aux refus irritans les complaisances inattendues; qui lui recommande surtout d'économiser le plaisir pour le rendre plus vif, et d'ajouter aux jouissances la pointe de la nouveauté; qui lui montre enfin à se varier sous mille formes, et à parer la constance de toute la magie des changemens. Surtout plus profonde, plus exercée dans la connaissance du cœur humain, et de tous les ressorts qui le font mouvoir, la prêtresse émérite

de Cythère désigne au nouvel officiant les coups qu'il faut porter à la victime ; lui marque l'endroit faible, et conduit la main inexpérimentée du tendre sacrificateur.

ZÉLIDE.

A la finesse de ces observations je reconnais votre expérience...

LE POÈTE.

Je reprends mon récit. La belle Agnès approchait de cet âge qui est celui de l'activité pour les hommes, et du repos pour les femmes.

ZÉLIDE.

Ne voilà-t-il pas une heureuse périphrase pour dire qu'Agnès avait quarante ans.

LE POÈTE, *souriant.*

Je crois que vous ne les avez pas encore.

ZÉLIDE, *avec humeur.*

Continuez; vous vous perdez toujours dans les épisodes: je vous avertis qu'ils ne vous réussiront pas.

LE POÈTE.

Allons donc au fait sans épisodes. Agnès sentait qu'une liaison de près de dix-huit ans...

ZÉLIDE.

Régna-t-elle aussi long-tems sur le cœur de Charles?

LE POÈTE.

Tout autant. Elle vint à la cour en 1431, et mourut en 1449. Agnès sentait qu'une liaison de près de dix-huit ans devenait trop respectable: le roi ne lui était plus attaché que par les liens si doux de l'habitude et du souvenir, liens que le choc d'une

nouvelle passion pouvait rompre facilement : elle résolut de les resserrer, et elle emprunta la main de la jeune et séduisante Maguelais. Brillante de fraîcheur, de grâces, de talens, elle semblait commencer le printems d'Agnès. Les yeux de Charles se fixaient depuis quelque tems sur elle sans dessein avoué, et cependant avec tendresse. L'émotion commençait ; Agnès l'acheva par ce dialogue plein de franchise : « Beau sire, je n'aime « en vous que vous-même. — Ma « chère Agnès !... — Ecoutez-moi. — « Asseyez-vous sur mes genoux.... « Fort bien.... Une main autour « de mon cou... A merveille !... Et « l'autre... » Vous comprenez, Madame, toute cette pantomime préliminaire, et vous comptez d'ici combien de baisers tendres interrompent ce dialogue. « Ah, beau sire ! si l'on « nous surprenait !... — Vous savez

« bien que la petite Maguelais fait
« sentinelle à l'entrée de ce bois d'ail-
« leurs assez touffu. — Vous êtes ému,
« beau sire, en me parlant de cette
« enfant.... — Ma chère Agnès ! —
« Non.... non... Daignez m'écouter...
« Une autre, sire, mettrait dans cette
« conversation du manège et de la
« coquetterie ; je n'y porterai que de
« la simplicité, de la douceur, et une
« entière résignation. — Où tend ce
« préambule ?... Ma chère Agnès !...
« — Non.... non... je me lève si vous
« ne daignez pas m'entendre... — Ah,
« cruelle ! je ne vous comprends plus...
« et dans quel moment ! lorsque la
« nature est embrasée des feux de
« l'amour et du printems. Contemple
« ces ramiers.... ces papillons.... ces
« oiseaux qui se poursuivent, s'en-
« lacent... — Et s'évitent... — Tu peux
« prononcer ce mot !.... Ma chère
« Agnès !... — Non...., non.... non....

« Vous m'écouterez, sire. — Quand
« une femme a quelque chose en tête...
« — Il faut lui céder... Allons, écoutez-
« moi ; j'ose vous assurer que si le
« commencement de ce discours vous
« a déplu, la conclusion pourra du
« moins vous être agréable. — Parlez ;
« je vous entends, mais je n'écoute
« pas. — Mon ami... — J'écoute. —
« Que diriez-vous si, par un subtil
« enchantement, votre Agnès retrou-
« vait la fleur de ses dix-huit ans ?
« — Ce que je dirais !... Ha !... ha !...
« ce que je dirais !... Ma foi, que j'au-
« rais alors besoin de me retrouver
« aussi au même âge. — Vous vous
« trompez, beau sire ; un homme est
« encore jeune lorsqu'une femme a
« cessé de l'être. La seule fleur d'ami-
« tié ne se flétrit jamais : l'amour passe
« comme la rose ; les plaisirs perdent
« la moitié de leurs charmes lorsqu'ils
« survivent à ceux de l'objet aimé,

« lorsque la complaisante habitude
« veut en vain tenir la place de la pi-
« quante volupté. — Ma chère Agnès,
« que dites-vous! Le commerce du
« cœur et de l'esprit... — Peut em-
« bellir celui des sens, mais n'en tient
« pas lieu. Tout ce qu'on a dit de
« l'union des ames est tellement im-
« palpable lorsqu'il s'agit de celle des
« corps!... — Jamais Agnès ne m'avait
« parlé ainsi. — Jamais Agnès ne vous
« aima davantage qu'au moment où
« elle s'arrache de vos bras pour y
« renaître dans une autre elle-même...
« Jeune Maguelais, paraissez. »

Aussitôt, semblable à ces nymphes que recélaient les arbres de la forêt enchantée, s'élance d'un bosquet voisin, avec la légèreté d'une Grâce et la parure négligée de Vénus, une fille charmante qui rougit à la fois de pudeur et de plaisir : ses longues paupières ombragent un œil où brille la

flamme des desirs qu'allument à la fois ses dix-sept ans et l'ambition de voir un prince tomber à ses pieds.

Le faible Charles les embrasse déjà : sa main et sa bouche errantes caressent un albâtre élastique et poli, qui semble aller au-devant des baisers qu'il repousse.

ZÉLIDE.

J'admire toujours dans ces descriptions la complaisance et la touche particulière de votre pinceau.

LE POÈTE.

Madame, votre souvenir l'inspire et le conduit... Mais daignez contempler cette scène...

ZÉLIDE.

Où cela me mènera-t-il ?

LE POÈTE.

Au rêve le plus délicieux. Je con-

tinue : Le sire baisait les mains de sa jeune maîtresse, qui détachait en riant le manteau royal. On prétend qu'à la vue des transports subits de l'amant trop combustible la sensible Agnès se repentit un instant de son propre ouvrage, et mêla les larmes du dépit à celles qu'une volupté aussi cruelle que neuve arracha tout à coup à la vierge qui cessait de l'être.

Agnès crut alors que le rôle de témoin blessait encore plus son orgueil que son amour; elle s'éloigna, tandis que Charles, ivre de son bonheur, disait à la tendre Maguelais :
« Vous rentrerez dans votre domaine,
« puisque vous devenez le mien....
« (Mille caresses interrompirent ces
« phrases.) Hé bien ! ce duc de Bour-
« bon possède, dites-vous, la terre de
« vos ancêtres. (1) — Oui, sire, à la

(1) Anecdotes des Reines, t. 3, p. 242.

« suite d'un procès... — Ah! il perdra « sa cause, puisque... — Puisque?... « — Puisque j'ai gagné la mienne. — « Prince charmant! — Adorable amie!.. « je vous donne les îles d'Oléron, de « Marennes et d'Arvert; (1) j'y joins « deux mille livres de pension.... et « de plus je vous fais baronne... oui, « baronne de Villequier. »

J'abrège ce récit. Ce fut ainsi, Madame, que suivant l'expression du jésuite Bussière, la dame de Villequier remplit la place d'Agnès, et acquit le cœur du roi, comme faisant partie de la succession de la tante. (2)

La prodigalité du roi continua d'égaler son délire. Maguelais disposa avec insolence des charges et des bénéfices, et continua d'élever ainsi une nouvelle barrière entre le roi et le

(1) Les lettres en furent expédiées à Montbazon en 1450.

(2) Bussière, Hist. de Fr. *loc. cit.*

dauphin, qui s'indignait de voir les rênes de l'état abandonnées aux mains des maîtresses.

ZÉLIDE.

Ce dauphin était, je crois, le farouche Louis XI.

LE POÈTE.

Lequel ne fut pas lui-même exempt de douces faiblesses, comme je pourrais le faire voir. La belle Maguelais suivit les traces galantes de la douce Agnès.

On apprend par l'histoire qu'elle fut maîtresse de François II. Elle eut de ce duc, ajoute la Chronique, deux fils et deux filles.

Toujours attentive à s'assurer ce qu'on appelle un établissement, elle fit contribuer la passion, rançonna celle du prince, et obtint de ses libéralités de quoi acheter la terre de Cholet.

A l'avènement de Louis XI madame de Villequier, redoutant le ressentiment et la politique sombre et terrible de ce prince, se retira en Bretagne : elle y vécut ignorée et heureuse.

FIN DES DEUX SOIRÉES ET DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages

